14681 /A

86685

MEMOIRES

DU

Célèbre Nain,

JOSEPH BORUWLASKI,

GENTILHOMME POLONOIS.

1793

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b28766933

A MADAME

La Ducheſſe de Devonſhire,

MADAME,

JE n'eſt point d'expreſſion qui puiſſent rendre ce que je doit aux bontés dont votre Grandenr n'a ceſſé de m'honorer, depuis l'inſtant de mon arrivée en Angleterre. Elle y met le comble aujour d'hui en me permettant de lui dédier ces mémoires, et par là de lui offrir un léger témoignage de ma reconnoiſſance. C'eſt de la manière dont ils ſeront reçus dans le monde, que dépendent entièrement mon éxiſtance future et celle de ma famille; puis-je douter qu'ils ne ſoient généralement accuellis, en paroiſſant ſous les auſpices

de votre Grandeur, et ſi elle daigne les proteger? Que cette idée eſt ſatisfaiſante! Qu'il eſt doux de tout devoir à une protectrice, qui par ſes talens et ſes qualités intérieures, encore plus que l'exterieur le plus aimable, a ſur tous les cœurs un empire abſolu....Mais ici je m'arrête....Quelle que ſoit la vivacité de mes ſentimens, ils ne me donnent pas les talens qui me manquent, et dans l'impuiſſance totale où je me trouve, je dois admirer et me taire.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

De Votre GRANDEUR,

Le très humble et très

Obéiſſant Seviteur,

JOS. BORUWLASKI.

PREFACE.

LE perſonnage dont ces mémoires préſentent l'hiſtoire, ne ſauroit manquer d'intéreſſer. Ce n'eſt par un de ces êtres incomplets que la nature ſemble n'avoir qu' ebauchès, et qui, en général, ſoit par l'inſuffiſance de leurs moyens phiſiques, ſoit par le défaut de leurs qualités intellectuelles, n'offrent à nos regards que le tableau d'une dégradation affligeante pour l'humanité. Joſeph Boruwlaſki a été mieux traité par la

nature. Rien de ce qui qualifie les hommes ne lui manque : les mêmes détails d'organiſation ſe retrouvent chèz lui, ſains, complets, ſeulement dans une proportion différente ; et c'eſt ce qui le rend plus merveilleux, comme le ſont ces petites montres que l'on regarde avec raiſon comme des ouvrages prodigieux, lorſque, malgré leur petiteſſe, elle marquent les heures avec préciſion et régularité.

Dès ſa première jeuneſſe, Joſeph Boruwlaſki s'était rendu célébre. Ce n'étoit pas ſeulement la curioſité publique qu'il excitoit : c'étoit l'attention des ſavans ; c'étoit l'intérêt des ſouverains et des plus grands perſonnages de l'état. Les mémoires ſuivans en fourniſſent les prouves détaillées. Pour mieux déterminer la confiance des lecteurs

teurs dans les faits qui y ſont contenus, on a cru convenable de rapeller ici ce qui a été écrit il y a déja 30 ans et imprimé dans l'Encyclopédie à l'article, *Nain*, tant au ſujet de Boruwlaſki, que relativement à un autre nain appartenant au Roi Staniſlaus et connu plus particulièrement ſous le nom de Bébé. Voici un des articles retalifs à cet objet. " Je commence par le nain de S. M. le Roi " de Pologne Duc de Lorraine; il ſe nomme " Nicolas Ferry; il eſt né le 19 Octobre " 1741; ſa mère agée alors de 35 ans a eu " trois enfans dont il eſt l'ainé. Malgré " toutes les apparences ordinaires, elle ne " pouvoit ſe perſuader d'être groſſe, lorſqu' " elle le fut de cet enfant, après avoir ſouf- " fert les douleurs de l'accouchement, pen- " dant deux fois 24 heures; il étoit long " dans ſa naiſſance d'environ 9 pouces, et

" peſoit

" peſoit environ 15 onces. Un ſabot à
" moitié rempli de laine, lui ſervit, dit-on,
" de berceau pendant quelque tems, car
" c'eſt le fils d'une payſanne des montagnes
" des Voſges.

" Le 25 Juillet 1746, M. Kaſt, médecin
" de la Reine Ducheſſe de Lorraine, le me-
" ſura et le peſa avec grande attention ; il
" peſoit étant nud, 9 livres 7 onces ; depuis
" ce tems là il a porté ſa croiſſance juſqu' à
" environ 36 pouces. Il a eu ſa petite ve-
" role à l'âge de 3 mois ; ſon viſage n'étoit
" point laid dans ſon enfance, mais il a bien
" changé depuis.

" Bébé, c'eſt le nom qu'on lui donne à
" la cour du Roi Staniſlaus, Bébé diſ-je, qui
" eſt préſentement (en 1790) dans ſa 20
année,

" année paroit avoir déja le dos courbé par
" la vielleſſe ; ſon teint eſt fletri ; une de ſes
" épaules eſt plus groſſe que l'autre ; ſon
" nez aquilain eſt devenu difforme, ſon
" éſprit ne s'eſt point formé, et on n'a jamais
" pu lui apprendre à lire.

Un autre article inſeré dans le ſupplément de l'Encyclopédie donne encore les détails ſuivans ſur le même Bébé.

" Bébé n'a jamais donné que des mar-
" ques très imparfaites d'intelligence ; il n'a
" reçu aucune notion de l'être ſuprème et
" l'immortalité de l'âme ; ce qu'il a prouvé
" dans la longue maladie dont il eſt mort.
" Il paroiſſoit aimer la muſique et battoit
" quelque fois la meſure aſſèz juſte : on étoit
" même parvenu à le faire danſer : mais en
" danſant,

" danſant, il avoit ſans ceſſe les yeux at-
" tachés ſur ſon maître qui, par des ſignes,
" dirigeoit tous ſes mouvemens, ainſi qu'
" on le remarque dans tous les animaux
" dreſſés; il étoit ſuſceptible de quelques
" paſſions, de l'eſpèce de celles qui ſont
" cummunes aux autres animaux, telles que
" la colère et la jalouſie. Cependant il avoit
" tous les organes libres, et tout ce qui
" tient à la phiſiologie paroiſſoit exact et
" ſelon l'ordre ordinaire de la nature : à l'âge
" de 17 à 18 ans, les ſignes de puberté fu-
" rent très fort pour ſa ſtructure; il paroit
" même prouvé, qu' une gouvernante en
" avoit longtems abuſé, et l' on attribue
" aux excès de Bébé l' avancement de ſa
" vielleſſe.

" Par toutes les obſervations que j'avois
" pu faire ſur l' organiſme de ce petit être,
" j'avois

" j'avois prévu, avec bien d'autres obſerva-
" teurs, que Bébé mourroit de vielleſſe avant
" 30 ans. En éffet, dès 22 ans, il a com-
" mencé à tomber dans une eſpèce de ca-
" ducité, et ceux qui en prénoient ſoin, ont
" cru pouvoir diſtinguer une enfance mar-
" quée, c'eſt-à-dire une augmentation de
" radotage.

" La dernière année de ſa vie, il avoit
" peine à ſe ſoutenir : il paroiſſoit accablé
" par le poids des anneés ; il ne pouvoit
" ſupportér l'air éxtérieur, que par un tems
" chaud : on le promenoit au ſoleil, où il
" avoit piene à ſe ſoutenir, après avoir fait
" cent pas.

Voici l'Epitaphe qu'on lui fit.

" Cy git Nicolas Ferry, Lorrain, jeu
" de la nature, merveilleux par la petiteſſe

" de ſa ſtructure, chéri du nouvel Antonin,
" vieux dans l'âge de ſa jeuneſſe; cinq lu-
" ſtres furent un ſiècle pour lui; il eſt mort
" le 9 Juin 1764."

Voici à préſent ce que l'on lit, au ſujet de Joſeph Boruwlaſki.

" Le Nain de Madame Humieſki *
" nommé Monſieur Boruwlaſki, gentil-
" homme Polonois, eſt bien différent de
" celui du Roi Staniſlaus, et ce jeune
" gentilhomme peut être regardé comme
" un être fort ſingulier dans la nature.

" Il a aujourd' hui (1760) 22 ans. Sa
" hauteur eſt de 28 pouces; il eſt bien

* M. Boruwlaſki n'a point appartenu à Mad. Hunieſka, comme on le verra dans ſes mémoires: ce n'eſt point à un titre ſemblable qu'il a demeuré chèz elle et l'a accompagnée dans ſes voyages.

formé

" formé dans ſa taille ; ſa tête eſt bien pro-
" portionnée ; ſes yeux ſont aſſez beaux ; ſa
" phiſionnomie eſt douce, ſes genoux, ſes
" pieds ſont dans toutes les proportions
" naturelles : on aſſure qu'il eſt en pleine
" puberbé.

" Il ne boit que de l'eau, magne peu, dort
" bien, réſiſte à la fatigue et jouit en un
" mot, d'une bonne ſanté.

" Il joint à des manières gracieuſes, des
" réparties ſpirituelles ; ſa mémoire eſt
" bonne ; ſon jugement eſt ſain, ſon cœur
" eſt ſenſible et capable d'attachement.

" Le père et la mère de M. Boruw-
" laſki ſont d'une taille fort au deſſus de la
" médiocre ; ils ont ſix enfans ; l'ainé n'a

 " que

" que 34 pouces et eſt bien fait; le ſecond
" nommé Joſeph (et qui eſt celui dont nous
" parlons ici) n'en a que 28; trois frères
" cadèts de celui-ci * et qui le ſuivent tous
" à un an les uns des autres, ont tous les
" trois environ 5 pieds 6 pouces et ſont forts
" et bien faits: le 6me des enfans, eſt une
" fille agée de près de ſix ans, que l'on
" dit être jolie de taille et de viſage et qui
" n'a que 20 à 21 pouces, marche, parle
" auſſi librement que tous les autres enfans
" de cet âge, et annonce autant d'éſprit que
" le ſecond de ſes frères.

" M. Joſeph Boruwlaſki eſt néanmoins
" demeuré long tems ſans education; ce

* " Ces détails ſur la famille de M. Boruwlaſki ne ſont
" par tous abſolument conformes à ce qui eſt dit dans ſes
" mémoires.

" n'eſt

" n'eſt que depuis 2 ans, que Madame Hu-
" mieſka en a pris ſoin. Préſentement, il
" ſait lire, écrire, l'arithmétique, un peu
" d'allemand et de françois; enfin il eſt d'une
" grande adreſſe pour tous les ouvrages qu'
" il entreprend."

Il eſt facile de remarquer par la lecture de ces articles, quelles differences conſiderables la nature ſait établir entre des êtres de la même aſpèce. On voit de quel ſceau différent elle a marqué l'infortuné Bébé et l'intéreſſant Boruwlaſki au reſte cette préférence de la nature n'a point été ſtérile; car, tandis que nous voyons Bébé végéter à la cour de ſon maîtrre d'un manière purement paſſive, et dans un état preſqu' égal à la ſtupidité, Joſeph Boruwlaſki, doué des facultés ſaines et entières, et d'un caractère

energique et ſenſible, ſait ſe mettre au niveau des autres homme. Nous le verrons parcourir différens états de l'Europe, traverſer les mers, franchir les montagne : vainqueur des circonſtances par ſon phiſique, il le devient encore par ſon moral ; il réſiſte à la différence des climats, à la variation des mœurs et des uſages, au changement de régine et de manière de vivre ; partout il réuſſit ; partout il ſe fait aimer ; partout il attire ſur lui, non des regards froids et ſtériles, mais un intèrêt tendre et ſoigneux de ſon bonheur. Livré à lui même, il oſe compter ſur lui même : en bute aux viciſſitudes du ſort, il ne ſe décourage point : il lutte contre la ſortune : il fait ſa deſtinée. Sa vigueur, ſon activité, ſon energie, ſa ſenſibilité étonnent. Tout eſt âme en lui. On pourroit

pourroit le comparer à ces petites phioles qui ne renferment que des eſſences.

Boruwlaſki eſt cependant bien loin de jouir du ſort qu'il mériteroit. Père d'une famille déja nombreuſe, il éprouve des beſoins: il les avoue avec franchiſe. Eh! pourquoi rougiroit-il de convenir de ſa ſituation? a-t-il à craindre de n'être point ecouté? non;—la nature ne l'a par dévoué à l'abandon; elle a eu pour lui une prédilection marquée; elle l'a formé avec complaiſance et conduit juſqu' à perfection; elle n'a point borné ſon éxiſtence, comme elle borne la plupart de ſes ſemblables; Bébé eſt mort à 25 ans, vieux, caſſé et preſque décrépid. Ainſi ſont morts auſſi deux autres nains dont les tranſactions philoſophiques font mention, et qui dès l'âge de

de

de 15 ans avoient tous les caractères de la caducité ; et la nature qui ne les avoit formés que comme des objets de curiosité, les a prudemment retirés du monde à cette époque fatale, où ce genre d'intérêt n'étant plus animé sur leurs personnes, ils ne devoient plus être que des objets à charge à la societé, abandonnés et mépriſés par elle : mais cette même nature a fait vivre Joſeph Boruwlaſki, parcequ' elle avoit fait Boruwlaſki pour inſpirer un autre ſentiment que la curioſité, parcequ' elle l'avoit deſtiné à offrir aux regards un abregé de ſon pouvoir, fait pour intéreſſer à la fois les éſprits attentifs et les âmes ſenſibles *.

* Madame Boruwlaſki eſt d'une taille au deſſus de l'ordinaire les enfans annoncent les mêmes proportions.

Combien

Combien de titres en effet, n'a-t-il pas en ſa faveur ? il eſt aujourd' hui l'époux d'une femme vertueuſe : il eſt père de quatre enfans dont l'ainé à onze ans ; il eſt parvenu à l'âge de 53 ans. Nulle de ſes facultés n'eſt eteinte : nulle de ſes ſenſations n'eſt émouſſée. Il paroit donc deſtiné à vivre encore long tems. Sera t-il abandonné à l'époque où ſes beſoins vont devenir plus multiplié ? non—il eſt impoſſible de le penſer, et la nation au ſein de la quelle il ſe choiſira un azile, ne délaiſſera pas un être vraiment merveilleux, dont l'exiſtence, ſoit morale ſoit phiſique, complette un des phénomènes les plus curieux que la nature ait produits.

A l'égard des mémoires que l'on préſente ici au public et qui ſont l'ouvrage de Monſieur

Monſieur Boruwlaſki lui même; ils ont déja paru en Angleterre, où ils ont eu du ſuccés. M. Boruwlaſki ſollicité pas pluſieurs perſonnes en ce même royaume a cru devoir les faire réimprimer, ayant l'éſpoir qu'ils trouveroient des lecteurs. On y a fait de légers changemens qui portent principalement ſur ce que l'on s'eſt permis d'en retrancher des détails qui ont paru trop multipliés, des viſites que faiſoit ou recevoit l'auteur, et de l'accueil qu'il éprouvoit. On a eu beaucoup de peine à obtenir de M. Boruwlaſki la permiſſion de faire ces retranchements; non pas dans la vue que l'hommage qu'il rendoit aux différens perſonnages qui y étoient enoncés et qui ſont très connus en Angleterre, puiſſe lui être utile; mais bien parceque cet hommage prouvoit ſa reconnoiſſance, diſoit-il, et que

ce

ce motif et celui de ſa délicateſſe devoient ſeuls l'empêcher d'y conſetir.

On croit au reſte ces mémoires, dignes d'intéreſſer les éſprits juſtes, qui ne demendent à un objet que ce dont il eſt ſuſceptible : ſans doute, les faits qui y ſont rapportés, ne ſont pas bien impoſans. Ils ne ſe lient en aucune manière avec ces grands événemens qui occupent la ſcene du monde, étonnent fortement les nations. Ils ont la proportion du perſonnage : ils ſont pour ainſi dire à ſa taille ; mais la dimenſion n'eſt pas la première qualité des ouvrages de la nature. L'ananas eſt plus délicieux que la courge : l'humble reſeda diſtribue un parfum qui n'a jamais honoré le maronnier ſuperbe ; d' aillleurs, aux yeux du philoſophe, nulle étude n'eſt mépriſable, nul

nul objet n'eſt petit en lui même. C'eſt de la feuille d'un frazier, que l'auteur, des études de la nature s'eſt elancé dans le ſyſteme de l'univers. Le petit être dont nous annonçons la vie pourroit aiſément conduire à des reflexions auſſi vaſtes : mais en donnant ſes mémoires nous ne pretendons appeler l'attention que ſur ſa perſonne. Nous ajouterons ſeulement que l'on peut compter ſur la vérité des faits qui y ſont expoſés, et dont aucun n'a été conteſté par les témoins nombreux qui éxiſtent encore aujourd' hui.

MEMOIRES.

MÉMOIRES.

IL eſt ſi rare de trouver de la raiſon, du ſentiment et des affections nobles et delicates, dans un homme que la nature ſemble n'avoir pas pu achever, et qui, par ſa taille, ne paroit être qu'un enfant, que, perſuadé qu'on ne voudroit par même ſe donner la peine de jetter les yeux ſur ces Mémoires, ce n'etoit que pour me rendre compte à moi-même des differentes ſituations dans leſquelles je me ſuis trouvé, pour me rappeler des ſcènes trop intereſſantes et des

émotions trop vives pour être oubliées que j'avois commencé à jetter ſur le papier quelques uns des principaux événemens de ma vie. Comme les reflexions que je ferai dans le cas de faire, ne peuvent intereſſer que ceux qui aiment à ſuivre la nature dans toutes ſes differentes manières d'agir, qui ont accoutumé de regarder les êtres de mon eſpèce comme des avortons, qui, tant pour le corps que pour l'éſprit, ſont reſtés fort au deſſous des autres hommes, et qui en conſéquence pourront être curieux d'en voir un, ſ' aſſimiler aux créatures d'une taille ordinaires par ſa façon de voir, ſes affections, ſes paſſions, et ſes idées; je n'aurois pas pris la liberté de les preſenter au public, ſi des perſonnes à qui je n'ai rein à refuſer, ne m'en avoient fait un devoir. Heureux ſi, en leur offrant ce tribut de ma reconnoiſſance je puis leur prouver que j'ai ſenti dans toute ſon étendue l'intérêt qu'elles ont bien voulu prendre à moi.

Je

Je ſuis né aux environs de Chaliez Capitale de la Pokucie dans la Ruſſie Polonoiſe, au mois de Novembre 1739. Mes parents étoient de taille moyenne, ils ont eû ſix enfans, cinq garçons et une fille, par un de ces jeux de la nature dont il eſt impoſſible de rendre raiſon, et dont on ne trouveroit peut-être pas un ſecond exemple, trois de ces enfans parvinrent à une taille au deſſus de la moyenne, tandis que les deux autres et moi, nous reſtâmes au deſſous de celle des enfans ordinaires de quatre à cinq ans, et, ce qui peut paroître egalement remarquable, cette difference de proportion fut alternative dans nos naiſſances. J'inſiſte ſur cette circonſtance parcequ'en elle même elle eſt aſſez ſingulière pour être remarquée, et pour relever une erreur qui exiſte dans l'article *Nain* de l'Encyclopedie où il eſt queſtion de nous.

Je ſuis né troiſième de cette étonnante famille, mon frère aîné, qui aujour

 d'hui

d'hui a près de ſoixante ans, eſt d'environ trois pouces plus grand que moi, il a toujours joui d' une ſanté robuſte, et eſt encore d' une force et d' une vigueur beaucoup au-deſſus de ſa taille et de ſon âge ; il vit depuis long temps chez la Caſtelane Inowloſka, qui l'honore de ſon eſtime et de ſes bontés, et qui lui ayant trouvé aſſez de capacité et de raiſon, lui a confié l'intendance et la direction de ſes affaires.

Mon ſecond frère étoit d'un tempérament foible et délicat ; il mourut âgé de vingt-ſix ans, ayant alors cinq pieds dix pouces. Ceux qui vinrent après moi furent alternativement grands et petits : de ce nombre étoit une fille qui mourut de la petite verole à l'âge de vingt-deux ans ; elle n'avoit alors que vingt-ſix pouces ; elle étoit de la plus jolie figure, et admirablement bien proportionnée.

Il fut aiſé de juger dès le moment de ma naiſſance que je ſerois exterêmement petit, n'ayant

n'ayant alors pas plus de huit pouces ; mais malgré cette petiteſſe extraordinaire, je n'etois ni foible ni languiſſant ; au contraire, ma mère qui' m'a nourri, a ſouvent aſſuré que j'étois celui de ſes enfans qui lui avoit donné le moins de peine ; je marchai et j'acquis l'uſage de la parole à peu près au même âge que les autres enfans, et mon accroiſſement progreſſif fut dans les proportions ſuivantes.

J'avois à un an 11 pouces meſure d'Angleterre.

à trois ans,	—	1 pied	2 pouces
à ſix ans	—	1	5
à dix ans	—	1	9
à quinze ans,	-	2	1
à vingt ans,	—	2	4
à vingt cinq ans		2	11
à trente ans,	—	3	3

Taille à laquelle je ſuis reſté ſans avoir grandi dépuis, d'une ſeule ligne ; mon frère, ainſi que moi, a grandi juſqu'à trente ans, et à cet âge, a egalement ceſſé de grandir. Je cite ce double fait parcequ'il peut ſervir à rectifier l'opinion de quelques naturaliſtes qui avancent que les nains croiſſent pendant la totalité de leur vie.

J'entrois dans ma neuvieme année, lorſque mon père mourut, en laiſſant ma mère avec ſix enfans et très peu partagée de bien de la fortune : circonſtance à laquelle je dois le role que j'ai joué depuis dans le monde ; puiſque, ſans cela, j'aurois ſans doute paſſé mes jours dans le fond d'une province ſur le bord du D'nieſtr, où peut être j'aurois été plus heureux.

Ma mère avoit une amie Mad. la Saroſtine de Caroliz, qui, ayant beaucoup d'affection pour moi, avoit ſouvent ſollicité mes parens de lui confier le ſoin de mon education :

tion : à l'epoque de la mort de mon père elle renouvella ſes offres à ma mère ; et quoiqu'il en coutât beaucoup à celle-ci, le deſir et l'eſpoir de me rendre plus heureux, l'emportèrent ſur celui qu'elle auroit eu de me garder ; elle conſentit, les larmes aux yeux, a notre ſeparation, et Mad. de Caorliz m'emmena à ſa Campagne, qui n'etoit pas bien eloignée de celle de ma mère.

A peine y fumes nous arrivés, que Mad. la Staroſtine, ſ'empreſſant de remplir les promeſſes qu'elle avoit faites à ma mère, me donna tous les ſoins qui convenoient à mon âge, et je fus elevé dans la religion catholique Romaine qui eſt la dominante en Pologne ; j'y demeurai quatre ans, ſans qu'il ſe paſſât rien d'interreſſant, et ſans que la tendreſſe de ma beinfaitrice ſe fut en rein dementie ; je paroiſſois fixé pour toujours auprès d'elle, et j'y ſerai demeuré vraiſemblablement ſans un événement qui amena un nouvel ordre de choſes.

Mad.

Mad. de Caloliz étoit veuve, elle n'etoit plus jeune, mais elle avoit conſervé de la fraicheur et des grâces, et elle jouiſſoit d'une fortune conſiderable. M. le Cte. de Tarnow, que ſes affaires avoient attiré dans le voiſſinage, ſ'étant attaché à elle, je ne tardai pas à m'appercevoir qu'elle le diſtinguoit avantageuſement, de toutes les perſonnes qui compoſoient ſa ſocieté; et je ne fus point ſurpris de voir l'hymen de ces deux amans. Je ne laiſſai pas cependant de m'appercevoir de tout le changement que ce mariage apportoit à ma ſituation; je ſentis que ma protectrice, en prenant un Epoux, ſ'etoit donné un maître, que ſi je venois à lui deplaire, je courrois riſque d'être d'autant plus embarraſſé, que les affaires de ma famille étant totalement derangées, elles ne me laiſſoient aucune reſſource; je penſai donc devoir redoubler d'efforts pour me rendre agréable à l'époux de ma protectrice, et je crois que j'y aurois reuſſi, ſi un nouvel événement

nement n'eut derangé mes projets, et ne m'eut donné d'autres vues.

Après quelques mois de mariage Mad. la Comteſſe de Tarnow ſe crut enceinte. Les deux epoux reçurent à cette occaſion les felicitations de tous leurs amis, du nombre deſquels étoit Mad. la Comteſſe Humieſka, cette dame, d'une des plus anciennes famille de Pologne, et qui, par ſa naiſſance, ſes richeſſes et ſes qualités perſonnelles, tenoit le rang le plus diſtingué dans le pays ; étoit depuis quelques tems dans ſes terres, voiſines de celle de Mad. la Staroſtine, où, ayant eu de frequentes occaſions de me voir, elle parut ſ'attacher à moi, et m'exprimoit ſouvent le plaiſir qu'elle auroit de m'avoir chez elle, à Rickti. Mes réponſes à ſes offres obligeantes me concilièrent de plus en plus ſon amitié, il ſembloit même que dès ce moment, elle avoit formé le proje de me demander à Mad. la Comteſſe de Tarnow,

et

et qu'elle n'attendoit pour cela, qu'une occaſion favorable.

La groſſeſſe de ma protectrice lui en fournit le pretexte. Se trouvant un jour avec les deux epoux, elle inſinua adroitment, que l'amour maternel empêcheroit ſans doute Mad. la Compteſſe de parteger ſes ſoins entre ſon enfans futur et moi; et elle finit par leur propoſer de m'emmener chez-elle, leur promettant de pendre ſoin de ma petite perſonne et de me faire un ſort heureux.

Soit que les deux epoux craigniſſent que le fruit de leurs amours ne fut un obſtacle à l'éducation qu'ils ſ'étoient propoſés de me donner, ſoit qu'ils craigniſſent de déſobliger la Comteſſe, ils ne ſe deffendirent que foiblement, et declarèrent qu'ils ſ'en remetteroient à mon choix. J'etois abſent, le domeſtique qui vint me chercher, m'informa de ce qui ſ'etoit paſſé, j'entrai dans l'appartement, decidé

cidé ſur ma réponſe, et j'aſſurai la Comteſſe, que, ſi Mad. de Tarnow, que ſes bontés rendoient la maîtreſſe de mon ſort, daignoit m'accorder ſon conſentement, je m'eſtimerois heureux de vivre ſous ſa protection, et que je ſuivrois mon inclination autant que mon devoir, en faiſant tous mes efforts pour me rendre digne de ſa beinveillance.

Mad. la Comteſſe Humieſka parut enchantée de ma réponſe : je ſuis charmée, me dit-elle, mon cher Joujou (c'eſt ainſi qu'on m'appeloit) de voir que vous n'ayes aucune repugnance à venir demeurer chez moi, puis ſe tournant vers M. et Mad. de Tarnow : vous ne pouvez plus vous en dédire, leur dit-elle ; j'ai votre parole et celle de Joujou. le reſte de la viſite ſe paſſa en complimens, et notre voyage fut fixé à quelques jours de là.

Quoique j'euſſe de grandes obligations à Mad. la Comteſſe de Tarnow, j'avouerai que

que je me conſolai aſſez vite d'être ſeparé d'elle ; ce qu'on me pardonnera aiſément, ſi l'on veut bein faire attention que je n'avois que quinze ans, et que j'avois la tête remplie de la peinture brillante que m'avois faite ma nouvelle beinfaitrice, des plaiſirs que je goûterois chez elle. Elle me mena dans ſes terres, â Richti en Podolie, où nous reſtâmes aſſez longtems ; et où elle recût la viſite d'un Pacha de Hocim Ville de Turquie qui avoiſine Rychty. Ce Turc, non moins diſtingué par ſon grade de Pacha que par l'affabilité de ſes manières honnêtes et polies, pria ma bienfaitrice de lui faire l'honneur de venir voir ſon palais à Hocim; j'étois preſent lors de cette invitation, et j'entendis qu'il joignit à cette prière, celle d'avoir la complaiſance de permettre que je vinſſe avec elle, en ajoutant que je ne ſerois pas faché de voir un ſerrail; Mad. la Comteſſe accepta l'invitation et je fus du voyage. A notre arrivée elle reçut du Pacha tous les honneurs qui lui étoient dus, et en mon particulier

ticulier je fus ſingulièrement fêté dans le Palais où le bruit de notre viſite nous avoit devancé; on nous ſervit entr' autres choſes, une collation à la manière orientale; le Sorbet n'y fut pas épargné: je me rejouiſſois du moment où on nous feroit voir le ſerrail dont j'avois entendu parler au Pacha, ne ſachant pas alors ce que c'étoit, j'avois ſeulement oui dire à ma bienfaitrice que c'étoient de jolis appartemens qui refermoient de plus jolies choſes encore, mais je ne pouvois deviner quelles étoient ces jolies choſes, et ma ſurpriſe fut extrême quand je vis que c'étoient une vingtaine de femmes des plus belles qui toutes me comblèrent d'honnêteté et de carreſſes, je me rapelle avec plaiſir la délicateſſe, la fraicheur de leur teint, la régularité de leur traits, la modeſte vivacité de leurs regards, le ſon de leur voix enchantereſſe, l'élégance de leur taille, la majeſté de leur maintien, leur grâces, j'oſe dire preſque leur perfection car les Houries du paradis de Mahomet ne peuvent être plus accomplies. La Circaſſie les avoit au naître, et il eſt re-

connu qu'en cette partie du globe, plus qu'en toute autre, la bienfaiſante nature ſ'eſt plue à embellir ce ſexe, partout ailleurs dèja ſi aimable. Je ne ferai pas la deſcription de ce ſerrail, qui en tout eſt pareil à ceux qui ſont ſi frequens en Turquie, pluſieurs auteurs l'ont fait avant moi, quoiqu'ils n'y ſoient pas entrés comme moi, on ſait aſſez qu'un homme n'y eſt admis que par la faveur la plus inſigne, mais pour moi ma petite taille fit exception à cette regle.

De retour a Rychty, et peu de tems après, ayant formé le projet de voir L'Allemagne et la France, Mad. la Comteſſe Humieſka déſira que je l'accompagnaſſe; ce qui me fit le plus grand plaiſir à cauſe de l'idée flatteuſe que je me formois de ce voyage. nous partîmes donc pour Vienne après les préparatifs indiſpenſables, qu'exige la manière dont on voyage en Pologne, et dont je vais eſſayer de donner une idée.

Qu'on

Qu'on ſ'imagine d'abord qu'on ne trouve ſur les routes aucune eſpéce d'auberge, aucune maiſon décente où le voyageur puiſſe trouver la moindre commodité; en conſéquence, on eſt obligé de porter avec ſoi, ſa batterie de cuiſine, ſes meubles et ſes alimens; on ne trouve dans le pays qu'on parcourt, que quelques miſérables villages, habités principalement par des Juifs; c'eſt chèz ces malheureux, dans des eſpèces de granges où les hommes et les animaux vivent pêle-mêle, que les voyageurs Polonois prennent leur gite; ils ont ſoin de ſe faire précéder par quelques domeſtiques, ayant fait choix de l'endroit qui leur paroit le plus convenable, en chaſſent, ſouvent à coups de fouets, les proprietaires, ſouvent même uſent de pareilles violences avec d'autres voyageurs, qui ne ſont pas d'un rang aſſez diſtingué pour oſer leur diſputer le terrain; maîtres du local, ils y tendent des tapiſſeries, y dreſſent des lits, et y placent les meubles qu'ils ont opportés; de ſorte que, quand les maîtres arrivent, ils ſe trouvent logés et

meublés d'une manière decente. Qu'on juge d'après cela, ſi ces domeſtiques inſolents épargnent la volaille et les legumes des pauvres Juifs, qui, pendant qu'on diſpoſe ainſi de leur proprieté, ſe refugient dans quelques grange voiſine, et attendent avec impatience que le depart de ces hôtes incommodes leur laiſſe enfin la liberté de retourner chez eux.

Après quelques jours d'un voyage très fatiguant, et un long ſejour à Leopold, nous nous trouvâmes à Vienne, où le bruit de notre arrivée ne ſe fut pas plutôt repandu, que nous fûmes viſités, invités et recherchés avec le plus grand empreſſement, bientôt après nous eûmes l'honneur d'être preſentés à ſa Majéſté l'Imperatrice Reine, qui eut la bonté de nous dire que je ſurpaſſois de beaucoup tout ce qu'on lui avoit raconté de moi, et que j'étois une des choſes les plus etonnantes qu'elle eut jamais vues. Cette grande Princeſſe étoit alors en guerre avec le Roi de Pruſſe, et ſa fermeté, ſon courage et ſa

ſageſſe

ſageſſe ne l'avoient pas moins rendue redoutable à ſes ennemis que chère à ſes ſujets. J'avois l'honneur d'être dans ſon appartement, un jour que ſes courtiſans la complimentoient ſur une victoire que ſes troupes venoient de remporter et dont chacun vantoit les avantages, en ſorte que, à les entendre, le Roi de Pruſſe devoit, ſous peu ſe trouver reduit à la dernière extremité.

L'Imperatrice, auprès de qui je me trouvois, me demanda ce qu'on penſoit du Roi de Pruſſe en Pologne, et quelle idée j'avois moi-même de ce prince. Madame lui dis je, je n'ai pas l'honneur de le connoître; mais ſi j'etois à ſa place, au lieu de perdre mon tems à faire contre vous une guerre inutile, je viendrois à Vienne vous faire ma cour; et je trouverois mille fois plus de glorie à gagner votre eſtime et vos bonnes grâces, qu'a remporter ſur vos troupes les victoires les plus complettes. Ma réponſe parut faire le plus grand plaiſir à

ſa Majeſté Imperiale ; elle m'embraſſa, et dit à ma bienfaitrice qu'elle l'eſtimoit heureuſe d'avoir un ſi agréable compagnon de voyage. Une autres fois, elle me prit ſur ſes genoux, et après m'avoir fait beaucoup de careſſes et pluſieurs queſtions ſur la manière dont je paſſois mon tems, elle me demanda ce que je trouvois à Vienne de plus curieux et de plus intereſſant ; je lui répondis, que j'y avois vu une infinité de choſes dignes de l'admiration des voyageurs, mais que, rien ne m'y paroiſſoit ſi extraordinaire que ce que j'y voyois dans ce moment.—Et qu'eſt ce que c'eſt ? demanda ſa Majeſté.—c'eſt, lui repondis-je, de voir un ſi petit homme ſur les genoux d'une ſi grande femme. Cette réponſe m'attira de nouvelles careſſes. L'Imperatrice avoit à ſon doigt une bague ſur laquelle étoit ſon chiffre en brillants, du travail le plus exquis ; ma main ſe trouvant par hazard dans une des ſiennes, je paroiſſois conſiderer la bague attentivement ; elle ſ'en apperçut, et me demanda ſi

je

je trouvois ce chiffre joly. Je demande pardon à votre Majeſté, lui repondis-je, ce n'eſt pas la bague que je regardois, mais la main, que je vous ſupplie de me permettre de baiſer :—et en achevant ces mots, je la portai à ma bouche. L'Imperatrice parut charmée de cette petite galanterie, et voulut me faire preſent de la bague qui y avoit donné lieu ; mais l'anneau ſe trouvant beaucoup trop grand, elle appella une jeune perſonne qui ſe trouvoit dans l'appartement, lui prit un fort beau diamant qu'elle avoit au doigt, et le mit au mien. Cette jeune perſonne eſt actuellement Reine de France, et l'on peut juger ſi je conſerve precieuſement ce bijou.

On ſe doute bien que les bontés de l'Imperatrice m'attirèrent les regards de la cours, et je manquerois à la reconnoiſſance ſi je me taiſois ſur les attentions dont ſon excellence M. le Prince de Kaunitz voulut bien m'honorer. Ce grand homme, qui dirigeoit alors, comme il le faite encore aujour

jour d'hui toutes les affaires de l'empire, ſavoit trouver du tems pour ſ'occuper de petits objets; et je puis dire qu'il me donna des marques d'amitié et d'attachement qui m'aurient fait bien des jaloux, ſi ma taille et ma manière d'être, ne m'avoient pas mit hors de la ligne commune. Il vouloit me donner des biens aſſez conſiderable pour pouvoir paſſer le reſte de mes jours, ſans avoir beſoin du ſecours de perſonne; mais ma protectrice peu flattée de ce qu'on me faiſoit de pareilles offres, répondit qu'elle étoit aſſez riche pour me favoriſer, et que je n'avois beſoin de rein étant avec elle. Ce bon Prince m'appelloit ſon petit ami; il pretendoit que ma converſation l'amuſoit et l'interreſſoit, en un mot, ſoit dans ce voyage, ſoit dans celui dont je parlerai ci après, j'eu tellement à me louer de ſes bontés, que mon ſeul regrèt eſt de n'avoir aucun moyen de de lui prouver juſqu' où va ma ſenſibilité.

On ſe tromperoit cependant beaucoup, ſi l'on ſ'imaginoit que, ſeduit par les bontés qu'on

qu'on avoit pour moi, et uniquement occupé des plaiſirs qu'on me procuroit, je n'éprouvaſſes pas quelques fois des ſentiments penibles et que je puſſes me diſſimuler toujours, que, dans le fond, je n'étois aux yeux des autres qu'une poupée, un peu plus parfaite à la verité, et un peu mieux organiſée qu'elles ne le ſont ordinairement, et qu'on ne me regardoit que comme un jouet. J'en avois quelquefois des prouves chagrinantes. Un jour dans l'appartement de ma bienfaitrice, où aſſis dans un coin, je paroiſſois ne pas ecouter la converſation, j'entendis qu'on parloit de moi, quelqu' un parut mettre en doute que les nains puſſent avoir la faculté de ſe réproduire ; un autre avança, que ſ'ils ont cette faculté, leurs enfans doivent être d'une taille ordinaire ; Mad. la Comteſſe fit alors part à la compagnie de l'etat de ma famille, et en particulier de ma ſœur, ajoutant qu'elle avoit ſouvent penſé qu'il ſeroit plaiſant de faire un mariage entre deux ſi petits êtres, et que ce qui en reſulteroit pourroit

pourroit decider la queſtion. Je fais grâce à mes lecteurs des détails de cette converſation, qui fut pouſſée très loin; elle ne fut même interrompue que parceque vivement frappé de l'eſpèce de mépris que paroiſſoit emporter ce projet de me marier avec ma ſœur, et croyant pouvoir en conclure, non ſeulement qu'on ſe croyoit en droit de diſpoſer de moi ſans me conſulter, mais que même on me regardoit comme un être ſans moralité, ſur le quel on pouvoit tenter toutes ſortes d'experiences, je me mis à pleurer amèrement; ce qui fut apperçu par quelqu' un de la compagnie; alors on voulut ſavoir le ſujet de mon chagrin, que pendant longtems je m'obſtinai à cacher; et que je declarai enfin, vaincu par les inſtances de ma bienfatrice, qui eut beaucoup de peine à me conſoler, quoiqu' elle m'aſſurât qu'elle n'avoit jamais ſerieuſement penſé au mariage, dont l'idee ſeule m'avoit ſi vivement revolté.

Nous demeurâmes ſix mois à Vienne, pendant leſquels ma bienfaitrice, profitant de l'occaſion me fit donner des leçons de danſe par le maître des ballets de la cour. M. Angelini, qui, par ſes rares talens dans ſon art, et par ſon goût pour la litterature, ſ'eſt rendu depuis ſi fameux. Malheureuſement pour moi, obligé de partir, je ne pus pas profiter des ſes ſoins autant que je l'aurois deſiré, ce qui n'empêcha pas que ma bienfaitrice, ſatisfaite de ce qu'elle appeloit mes progrès, ne lui en temoignât ſa reconnoiſſance au moment de notre depart pour la Baviere.

Arrivés à Munich, nous recûmes de ſon Alteſſe Electorale, l'accueil le plus gracieux, et je n'y parus pas ecciter moins de curioſité qu' à Vienne. La Princeſſe Chriſtine, et les deux autres Princeſſes royales de Pologne qui ſ'etoient retirées chez la Princeſſe Electrice leur ſœur, à cauſe de la guerre ſurvenue entre la Saxe et la Pruſſe, ne me

firent

firent pas moins d'accueil; elles m'invitèrent même à avoir l'honneur d'être de leur parties de Chaſſe. Notre ſejour, qui ne fut pas long, et qui n'eut d'ailleurs rien de particulier, ſe paſſa en fêtes et en plaiſirs; nous en partîmes pour nous rendre à Luneville, où Staniſlas Leſezynſki, Roi titulaire de Pologne, tenoit ſa cour.

Je ne pus m'empêcher d'être frappé de reſpect, d'admiration et d'etonnement à la vue de ce viellard venerable, qui, après une vie auſſi agitée, et après avoir eſſuyé les plus funeſtes revers, conſervoit encore, à l'âge de quatre vingt ans, toutes les facultés de ſon âme, et les employoit avec tant d'energie à faire le bonheur de ſes nouveaux ſujets. La nobleſſe de ſa phyſionomie, ſon air de bonté, de ſerenité, et de dignité me touchèrent. Je me rappelai à l'inſtant l'impreſſion qu'il fit à la première vue ſur Charles XII. On ſait que ce monarque extraordinaire après l'avoir entretenu un

quart

quart d'heure, dit aux generaux qui l'accompagnoient : voilà l'homme qui ſera Roi de Pologne. On ſait comment il lui tint parole ; on ſait auſſi comment, après les diſgrâces de ſon protecteur, ce Roi ſe vit depouillé de ce trone, qu'il n'ambitionnoit que parcequ'il avoit la connoiſſance du bien qu'il pourroit faire à ſa patrie : on n'ignore pas que, rappelé une ſeconde fois à la Couronne, une faction ennemie, aidée de ſecours etrangers, rendit vains et inutiles les efforts et les eſperances de la plus ſaine partie de la nation. On connoit les dangers qu'il courut, les deguiſemens qu'il fut obligé d' employer pour échapper à ſes ennemis. On ſait, enfin, que la paix lui ayant aſſuré la poſſeſſion tranquille des Duchés de Lorraine et de Bar, il ne ſ'eſt plus dès lors occupé que du ſoin de faire perdre aux peuples de ces Duchés le ſouvenir de leurs anciens maîtres. Je ne parlerai point ici de tout ce qu'il a fait pour cela ; je dirai ſeulement que ſes ouvrages à Nancy et à Luneville m'ont paru fort ſuperieurs à tout ce que j'ai vu dans d'autres cours.

A notre arrivée, ce Monarque nous reçut avec cette bonté et cette affabilité qui lui gagnoient tous les cœurs, et comme ſes compatriottes, il voulut que nous fuſſions logés dans ſon palais.

Ce Prince avoit alors chez lui le fameux Bébé, qui, juſques là avoit eté regardé comme un des nains des plus extraordinaires qu'on eut jamais vu ; qui en effet étoit parfaitement bien fait, et d'une phyſionnomie aſſez agréable, mais qui (je ſuis faché de le dire pour l'honneur de notre éſpèce) avoit dans l'éſprit et dans la façon de penſer tous les défauts qu'on nous attribue ordinairement. Il avoit alors environ trente ans. Lorſqu'on me meſura, je me trouvai beaucoup plus petit.

A notre première entrevue, il me fit beaucoup d'amitié et de careſſe ; mais lorſqu'il ſ'apperçut que je preferois la compagnie, et la converſation des gens ſenſés à la ſienne

ſienne, quand il vit ſurtout que le Roi prenoit plaiſir à ſe trouver avec moi ; il conçut contre moi la jalouſie et la haine la plus violente et ce ne fut que par une eſpèce de miracle que j'échappai à ſa fureur.

Un jour nous nous trouvions tous les deux dans l'appartement de ſa Majeſté. Ce Prince m'ayant fait beaucoup de careſſes et pluſieurs queſtions aux quelles je répondis d'une manière ſatisfaiſante, me temoigna ſon contentement de la facon la plus affectueuſe : puis, ſe tournant vers Bébé il lui dit : —tu vois Bébé la difference qu'il y a entre Joujou et toi ; il eſt aimable, gai, amuſant et inſtruit, au lieu que toi, tu n'eſt qu'une petite machine. Je vis à ces mots la fureur etinceller dans les yeux de Bébé. Il ne répondit rien, mais ſon maintien et ſa rougeur demontrèrent aſſez qu'il étoit violemment agité. Un moment après le Roi étant paſſé dans ſon cabinet, Bebé profita de cet inſtant, et ſ'approchant de moi me ſaiſit

par le milieu du corps et ſ'afforça de me jetter dans le feu. Heureuſement je pus m'accrocher par les deux mains à une poignée de fer qui dans les cheminées ſert à ſoutenir les pelles et les princettes, et prevenir par là ſes mauvais deſſeins. Le bruit que je fis, en me deffendant, rammena le Roi qui venant à mon ſecours me tira du danger qui me menaçoit. Il appella enſuite ſes domeſtiques, leur remit Bébé en ordonnant qu'on lui infligeat une punition corporelle proportionné à ſa faute et lui deffendit, outre cela, de jamais reparoître devant lui.

J'eu beau interceder pour le malheureux Bébé, je ne pus lui ſauver la première partie de ſa ſentence ; et quand à la ſeconde, ſa Majeſté ne conſentit à la revoquer qu'à condition qu'il me demenderoit pardon. Ce ne fut qu' avec beaucoup de repugnance que Bébé ſe ſoumit à cette humiliation. Il paroit au ſurplus que cette ſcene violente fit ſur lui une impreſſion très profonde ; car peu

peu de tems après, il tomba malade, et mourut. On attribua ſa mort à ſa jalouſie et au chagrin que lui avoit donné la difference que l'on mettoit entre nous deux. Je le plaignis bien ſincèrement; et je n'aurois pas raporté ce trait, ſi je n'euſſe voulu faire remarquer que la petiteſſe de notre taille ne nous empêche pas d'éprouver la force des paſſions. Heureuſement pour moi, quand à mon tour, j'en ai été le jouet, elles ne m'ont du moins jamais rien inſpiré de contraire à l'humanité et aux lois.

Ce fut pendant mon ſejour à Lunevillo que j'eus l'honneur de connoître le célèbre Comte de Treſſau, qui y étoit venu paſſer quelques tems. Il ſ'occupa beaucoup de moi, et c'eſt lui qui a fourni à l'Encyclopédie l'article *Nain*, dans le quel il a bien voulu faire mention de moi d'une manière très avantageuſe.

Après avoir vu et admiré tout ce que le Roi Staniſlas a fait pour embellir Nancy

et Luneville, nous prîmes congé de ce bon Prince qui donna à ma bienfaitrice des lettres pour la Reine de France ſa fille et nous nous rendîmes à Paris.

Je n'ai pas beſoin de dire que la première choſe que fit Mad. la Comteſſe Humieſka fut d'aller à Verſailles, où, en qualité de Polonoiſe elle fut aiſément admiſe chez la Reine à qui elle remit les lettres dont le Roi ſon père l'avoit honorée. Cette Princeſſe qui avoit conſervé beaucoup d'affection pour tout ce qui tenoit à ſa patrie, la reçut avec bonté : inſtruite que ma bienfaitrice m'avoit amené, elle voulut me voir ſ'étonna de ma petiteſſe, dont elle ne ſ'étoit point faite une idée, et après m'avoir fait pluſieurs queſtions, tant ſur le Roi ſon père, que ſur Bébé, ſur la Pologne et ſur nos voyages, elle parut ſatisfaite de mes répoſes. Elle me fit l'honneur d'ajouter que j'étois un petit prodige ; que ſur ce qu'elle avoit vu et entendu dire toute ſa vie, elle avoit regardé juſqu' alors les êtres de mon eſpèce comme

comme étant diſgraciés de la nature autant par l'éſprit et les facultés intellectuelles que par le corps, mais que je la detrompois d'une manière bien avantageuſe et bien agréable.

Après ces paroles obligeantes la Reine ſe tournant vers Madame la Comteſſe Humieſka, eut la bonté de l'engager à la venir voir ſouvent, la pria de m'amener avec elle et donna des ordres pour que nous fuſſions admis en ſa préſence chaque fois que nous deſirerions.

A notre retour à Paris, la curioſité que j'excitai attira bien des viſites à ma protectrice; et en moins de huit jours, tout ce que la ville a de perſonnes de miſe, ſe firent preſenter chez elle. Je ne pus qu'être infinement flatté des honnêtetés ſans nombre dont on m'honora. Feu Monſeigneur le Duc d'Orleans, entr' autres, ayant donné à ma protrectrice les fêtes le plus brillantes, m'accabla

m'accabla en particulier de marques d'amitié, et me combla de préſens. Je puis même dire, que pendant notre ſejours à Paris cet amiable Prince ne laiſſa point paſſer un ſeul jour ſans me donner de nouvelles preuves de ſes bontés.

Ce ſerait auſſi manquer à ce que je dois à M. Le Comte Oginſki, Grand General de Lithuanie, qui alors ſe trouvait à Paris, ſi j'oubliois de parler des attentions qu'il eut pour moi. Ce Seigneur, qui venoit habituellement chez ma protectrice, m'ayant pris en amitié, pouſſa la complaiſance pour moi, juſqu' à m'enſeigner les premiers principes de la Muſique; art dans le quel il avait fait des progrès bien étonnans dans un homme de ſon rang. Voyant que je m'y attachois, et s'imaginant que j'avois des diſpoſitions, il engagea ma bienfatrice à me donner pour maître le celébre M. Gavines, ſous le quel j'apris à jouer du violon, bientôt après, à pincer de la guitarre, talent qui me conſole ſouvent dans les momens de trouble

trouble et d'inquietude, inſeperables d'une ſituation, telle que la mienne. Mais pour en revenir à M. le Comte Oginſki, ce Seigneur prenoit plaiſir à m'avoir auprès de lui, et je me rapele qu'ayant donné un jour un grand repas à pluſieurs dames des plus diſtingueés, il me mit dans une urne, qu'il fit placer dans un angle de l'appartement. Le moment les plus favorable arrivé, je me montrai toùt d'un coup en reverſant les fleurs dont l'urne etoit couronnée, ce qui produiſit une ſurpriſe très agréable dans l'aſſemblée.

L'interêt que j'excitai joint à tout ce qu'on recontoit de ma figure, donna lieu à un incident, qui, ſans l'interpoſition de la Reine, auroit pu avoir des ſuites deſagréables pour les dames Polonaiſes qui voyagent en France, comme on va le voir.

Le haſard avoit fait que la Ducheſſe de Modène, Princeſſe du ſang de la cour de France, ne ſ'étoit trouvée à aucune des fêtes

fêtes où j'avois été invité, elle avoit cependant beaucoup entendu parler de moi ; et tout ce qu'on lui en avoit dit, lui donnoit un desir très vif de me voir. Son rang ne lui permettant pas de faire la première visite à Mad. la Comtesse Humieska, elle se détermina à lui écrire pour l'inviter à venir chez elle un de ses jours d'assemblée, qu'elle fixa, et comme c'étoit sur moi principalement que se portoit son intention elle ajouta à son billet ; surtout, n'oubliez pas d'amener Joujou.

Mad. la Comptesse Humieska, piquée de cette invitation, et ne jugeant pas à propos de satisfaire une curiosité qui se montroit d'une manière si peu menagée réprit, qu'elle étoit bien mortifieé de ne pouvoir pas se rendre aux ordres de Mad. la Ducheſſe ; qu'elle étoit engagée ce jour là, et les suivans, en sorte qu'il ne lui étoit pas possible de dire quand elle pouroit avoir cet honneur. La Ducheſſe comprit aisément

le

le ſens de cette réponſe; elle en fut ſingulièrement irritée, et ſ'en plaignit à toutes les perſonnes qu'elle rencontra: elle alla même juſqu'à en porter les plaintes à la Reine, ſ'imaginant qu'en qualité de Polonaiſe, elle en feroit des reproches à ma bienfaitrice.

Je ſoupçonnerois volontiers que la Reine, qui faiſoit beaucoup de cas des perſonnes de ſa nation, trouva au fond de ſon cœur que Mad. la Comteſſe Humieſka, avoit eu raiſon; cependant, voulant mettre fin à une querelle qui, quelque légère qu'elle fut dans le principe, pouvoit finir par attirer des deſagrémens à ma bienfaitrice, elle l'envoya chercher et l'engagea à faire une viſite à Mad. la Ducheſſe de Modène. Mad. la Ducheſſe répondit que, par reſpect pour les ordres de ſa Majeſté elle iroit, mais, que certainement elle n'y meneroit pas Joujou. Sur quoi la Reine ſentant bien qu'une pareille viſite ne feroit qu' aigrir les éſprits, laiſſa

laiſſa tomber la converſation, et ſur la fin de la viſite invita Mad. la Comteſſe Humieſka à venir avec moi dejeuner chez elle deux jours après. Elle envoya enſuite à Mad. la Ducheſſe de Modène une autre invitation pour le même jours, ſans faire ſavoir ni à l'une ni à l'autre de ces dames qu'elles devoient ſe rencontrer.

Au jour indiqué nous nous rendîmes chez la Reine, où nous arivâmes les premiers; quelques minutes après on anonça Mad. la Ducheſſe de Modène. Ces deux dames auſſi ſurpriſes l'une que l'autre ſe remirent cependant très promptement, ſe firent les complimens d'uſage et ſ'aſſurèrent, comme ſi rien ne ſe fut paſſé, du plaiſir qu'elles avoient eu de ſe reconnoître. La Ducheſſe alla même juſqu' à reſter quelques momens ſans paroître faire attention à moi, mais bientôt banniſſant cette contrainte, ſes eloges, et ſes careſſes provèrent juſqu' à quel point alloit le plaiſir qu'elle avoit à me voir.

Après

Après cette petite aventure qui me mit tout à fait à la mode. J'eu l'honneur d'être preſenté à feu Mad. la Princeſſe d'Anhault, mère de S. M. L'Imperatrice de Ruſſie, dont L'Europe etonnèe admire aujour d'hui le regne ſi glorieux, tant par les vertus ſans nombre de cette auguſte Souveraine, que par les victoires éclatantes et multipliées de ſes troupes.

Nous continuâmes enſuite à être viſités et fêtés par tout ce qu'il y avoit de perſonnes conſiderables dans la nobleſſe et la haute finance. M. Bouret, fermier general, entre autres, donna une fête où pour faire voir qu'elle s'adreſſoit à moi, il voulut que juſqu' à la vaiſſelle platte, les cuilliers, les couteaux et fourchettes, tout fut proportionné à ma taille, et où les mets, conſiſtant en ortolans, bec-figues et autres gibiers de cette eſpèce fuſſent ſervis dans de ſemblables aſſiettes.

Nous paſſâmes plus d'une année à Paris, mais il fallut enfin quitter ce ſejour et nous partîmes pour la Hollande.

Nous étions alors au moi de mai et c'eſt là le moment où la nouveauté du ſpectacle qu'offre ce pays, doit produire le plus d'impreſſion; j'en fus ſi vivement frappé, que mal gré la monotonie qu'on lui reproche avec raiſon, je ne puis encore aujourd'hui me rappeler ſans emotion le ſentiment qu'il me fit éprouver l'arrivée à la Haye; ce village etonnant et qui peut diſputer aux villes le premier rang. Mad. la Comteſſe y fut reçue de la manière la plus affable et la plus polié par ſon Alteſſe Royale le Prince Stadhouder et ſa famille, qui firent tous leur efforts pour lui en rendre le ſéjour agréable. Nous n'y fîmes cependant que peu de connoiſſances, et ne pouvant demeurer que peu de tems en Hollande, nous l'employâmes à voir les choſes curieuſes dont ce pays eſt rempli; enfin après avoir pris congé

congé du Stathouder, ma bienfaitrice prit la route de L'Allemagne et nous arrivâmes à Verſavie.

Mon retour dans ma patrie fit beaucoup de bruit ; on ne m'avoit pas encore vu dans la capitale, et j'y avois été devancé par la reputation que j'avois acquiſe dans mes voyages et dont j'étois redevable aux ſoins genereux de ma bienfaitrice. Je m' étois d'ailleurs formé pendant mon ſéjour dans les pays étrangers ; et Paris m'ayant donné un peu de cette politeſſe aiſée qui repand des grâces ſur les manières et donne du prix au moindre propos, j'eus la ſatisfaction de m'appercevoir que pluſieurs perſonnes, qui ne me conſideroient d'abord que comme un objet de curioſité, recherchoient ma ſoiceté, et prenoient du plaiſir à ma converſation. Cette remarque m'enhardit, je parus dans les aſſemblées plus que je ne l'avoit fait juſqu' alors ; et cherchant à étendre le circle de mes connoiſſances, je me liai plus

 particulièrement

particulièrement avec pluſieurs jeunes gens de mon âge, dont la ſociété me parut plus gaie et plus intereſſante que celle des perſonnes qui frequentoient habituellement la maiſon de Mad. la Comteſſe Humieſka.

J'avois inſpiré aſſez de confiance à ma protectrice pour qu'elle me laiſſa une liberté honnête et j'en profitai pour aller ſouvent au ſpectacle. Je l'avois toujours aimé; mais de nouveaux ſentimens qui commençoient à ſe devellopper chez moi, lui donnoient alors un tout autre prix. Ce n'étoit plus la beauté des pieces qui m'y attiroit, ce n'étoit plus le jeu des acteurs que j'y allois admirer, c'étoit le concours du monde qui s'y rencontroit, c'étoient les femmes ſur tout, qui, en me donnant des émotions toutes nouvelles, m'inſpirèrent pour le théatre une eſpèce de fureur. Juſques là j'avois vécu ſans preſque m'apercevoir de la difference des deux ſexes; mais alors à l'inquietude, à l'agitation et au trouble que me cauſoit la preſence

preſence d'une femme, je ne pus plus me diſſimuler que de ce ſexe enchanteur dépend notre bonheur, ſans cependant que je puſſe encore me definir en quoi et comment il pouvoit y contribuer.

Le ſpectacle étoit auſſi le rendezvous general de mes jeunes amis. Ils avoient toute l'indiſcrétion de leur âge ; ils ſe livroient ſans ſcruple à toute la fougue de leur imagination ; parlant ſans ceſſe, ſoit de leur plaiſirs eprouvés, ſoit de ceux qu'ils meditoient pour l'ávenir, ils ne tardèrent pas à me procurer les connoiſſances qui me manquoient et à donner un but fixe à des deſirs qui juſqu' alors n'avoient été que confus et incoherens. Les femmes, d'ailleurs, par leurs railleries continuelles ſur ma petiteſſe, par leur plaiſanteries ſur ma retenue, et ma circonſpection acheyèrent de me guerir de cette timidité qui ſembloit devoir être attachée à ma taille. La tête remplie de leur idée, le cœur vivement agité par le changement qui s'étoit opéré en moi, j'enviſageois les objets ſous des points

de vue plus riants plus intéreſſans; je voulois aimer, j'aimois deja. Les femmes avoient pris à mes yeux une forme toute nouvelle : elles excitoient mon admiration, ma ſenſibilité et mes deſirs; mais c'étoit ſans choix, ſans diſtinction que je leur étois attaché; je les aimois toutes, en un mot, à l'âge de vingt cinq ans j'étois comme le ſont les jeunes gens à quinze.

Ces émotions, toutes nouvelles pour moi avoient leurs charmes et peut-être aurois-je été heureux ſi j'euſſe pu m'en tenir à les éprouver, ſi je n'euſſe pas cherché à ſatisfaire des deſirs qui devinrent tous les jours plus preſſans. Malheureuſement une telle rétenue n'eſt point dans la nature de l'homme, et c'eſt en qualité d'homme que je ſuis autoriſé à parler de ces circonſtances de ma vie. Mais lorſque je voulus fixer mes vues ſur un objet particulier, que de triſtes reflexions ne me fit pas faire ma taille que je regardois comme un obſtacle inſurmontable

mountable au bonheur que je deſirois avec tant d'ardeur. Quoi ! me diſois-je, les femmes les plus reſervées me prenent ſur leur genoux, elles m'embraſſent, elles me font les careſſes les plus tendres, elle me traitent comme un enfant ! comment en pareille circonſtances hazarder une declaration dont on ne fera que rire et qui finira par me couvrir d'un ridicule eternel ? Il étoit bien difficile d'accorder mon amour propre avec mes deſirs ; plus j'étois eloigné des hommes ordinaires, plus je ſouhaitois vivement qu'on oublia cette difference, mais je penſois en enfant, j'ai eu lieu de m'en convaincre, j'ignorois l'effet que peut produire le merveilleux ; j'ignorois ſur tout (j'en demande pardon au beau ſexe) juſqu' où la curioſité peut le porter, je ne tardai pas à l'apprendre.

Il y avoit alors parmi les comediens françois qui étoient à Verſovie un actrice qui, par ſes talens ſe faiſoit diſtinguer dans les rolles de Soubrette. Un certain melange de

de tendreſſe et de vivacité, la rendoit infiniment intéreſſante ; ſans être regulièrement jolie, elle avoit tout ce qu'il falloit pour plaire et pour ſeduire ; je la voyois ſans ceſſe avec un nouveau plaiſir et lui donnois hautement la preference ſur toutes les autres. Un ſoir qu'elle m'avoit fait une impreſſion toute particulière, je rencontrai en ſortant du ſpectacle un de mes amis à qui, dans l'intention de me diſſiper, je propoſai de faire un tour de promenade. Il s'en excuſa en m'avouant qu'il alloit ſouper chez la petitt.....preciſement l'actrice en queſtion. Eh ! la connoiſſez vous ? m'ecriai-je avec émotion. Que vous êtes heureux ! Vous le ſerez quand il vous plaira, me repondit froidement, mon jeune etourdi, je vous y preſenterai comme mon ami, et vous ſerez bien reçu. J'acceptai la prepoſition avec tranſport, et dès le lendemain je fus introduit et accueilli, ainſi qu'on me l'avoit fait eſperer. Cette viſite ſe paſſa très gaiment, et lorſque je me retirai, elle m'invita de la manière la plus preſſante à la venir voir ſouvent.

Avec

Avec quel empreſſement ne profitai-je de cette permiſſion ! J'oſai lui avouer mon amour, elle ſembloit le partager et pendant quelque tems mon illuſion fit mon bonheur. Content, enivré, j'évitois mes jeunes amis ; je donnois à ma jeune amante tous les momens que je pouvois ravir à la decence et aux devoirs que m'impoſoient les bontés de ma bienfaitrice. Qu'on me pardonne ces details : en écrivant ces memoires ce n'eſt pas ſimplement ma taille et ces proportions que j'ai voulu definir, j'ai eu plus à cœur de ſuivre le developpement des mes ſentimens, des affections de mon âme ; j'ai voulu parler avec franchiſe, dire plutôt ce que j'ai ſenti que ce que j'ai fait, demontrer que, ſi j'ai à reprocher à la nature de m'avoir refuſé un corps tel que celui des autres hommes, elle m'en à amplement dedomagé en me donnant une ſenſibilité, qui, à la vérité, s'eſt developpée chez moi un peu tard, mais qui juſques dans mes écarts a repandu une teinte de bonheur, dont je jouis avec attendriſſement

attendriſſement et avec reconnoiſſance. Mais pour revenir à ma ſoubrette, notre liaiſon ne ſubſiſta pas long-tems; c'étoit de bonne foi que je m'attachois à elle, c'étoit parce que je m'en croyois aimé qu'elle faiſoit mon bonheur; quel ne dut donc pas être mon étonnement, lorſque, rencontrant un jour par hazard le jeune homme qui m'avoit introduit chez elle, j'appris que ma petitte intrigue étoit connue de tout le monde, qu'on en parloit ouvertement, qu'on plaiſantoit ſur ma diſcretion et que celle que je croyois la plus intereſſée au ſecret ne faiſoit aucune difficulté de rire de ma paſſion, de mon empreſſement et des mouvemens tumultueux qu'elle avoit excités chez moi, qu'elle s'en glorifioit même et pretendoit que ce n'étoit pas une petite preuve de ſon merite que d'avoir developpés chez un homme de ma taille une façon d'être qui ſembloit ſi peu faite pour lui! Cette decouverte m'atterra, en humiliant mon amour propre; je croyois aimer ſincèrement, j'avois cru être aimé de même et ce ne fut pas ſans une extrême douleur

leur que je vis tombrer le bandeau et mon illuſion ſe diſſiper.

Ma bienfaitrice qui n'ignoroit pas non plus mon aventure me fit parler par un homme ſenſé et inſtruit, en qui j'avois la plus grande confiance ; il me repreſenta fortement l'irregularité de ma conduite et me fit enviſager les ſuites funeſtes pour moi qu'elle pouvoit entrainer. Je fus touché des ſes reflexions, je promis de ne plus frequenter les jeunes gens dont les diſcours et le mauvais example m'avoient ſeduit et, pas la regularité de ma conduite, je regagnai bientôt la confiance de Mad. la Comteſſe Humieſka et de ſa ſocieté.

Je n'eus pas lieu de m'en repentir, ma vie fut plus tranquille et plus heureuſe. L'efferveſcence d'un tempérament bouillant m'avoit fait éprouver des plaiſirs, mais le vide qu'ils laiſſent après eux n'avoit pas tardé à ſe faire ſentir et je commençai alors à

m'appercevoir

m'appercevoir que le ſentiment réciproque eſt ce qui ſuel peut donner de l'âme et de la vie à des plaiſirs, qui ſans lui ſont bien peu de choſe. Je commençai à comprendre que c'eſt l'eſtime et la confiance qui peuvent ſeules faire naître un amour durable et je cherchai dans l'amitié et la converſation des perſonnes inſtruites un dedomagement que je n'eu pas de peine à y trouver.

Verſovie étoit alors le théatre des fêtes et des plaiſirs. Staniſlaus II. étoit depuis peu monté ſur le trone de Pologne et ce Prince, ſur les vertus et les agrémens du quel je ne m'étendrai pas, parcequ' ils ſont connus de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, ſoit comme Roi, ſoit comme particuliers, s'occupoit à reparer cette foule de maux qu'une ſuite de troubles et d'agitations avoient occaſionné. Il faiſoit fleurir les arts et les ſciences ; il avoit attiré au près de ſa perſonne les plus grand Seigneurs, et ces Seigneurs par les fêtes qu'ils

qu'ils donnoient à l'envie, cherchoient à lui prouver leur attachement.

Au milieu de ces rejouiſſances, ſa Majeſté vint ſouper, la veille des Rois, chez Mad. la Princeſſe, Marechale Lubomirſka, où j'avois ſuivi Mad. la Comteſſe Humieſka. Le gateau fit l'overture du repas, et je tombai Roi de la fêve. J'eu l'honneur alors d'adreſſer la parole à ſa majeſté et de la ſupplier de permettre mon déſiſtement envers elle des avantages attribués à ma royauté ſubite. Cette propoſition ſingulière amuſa le Roi qui, ſe tournant vers Mad. la Comteſſe ma protectrice, daigna donner à entendre que mes manières lui étoient agréables et ajouta qu'il étoit diſpoſé à me faire preſent d'une Staroſtie, c'eſt a dire d'une Seigneurie; mais le ſilence de cette Dame lui marqua trop ſes ſentimens pour que cette belle propoſition pût avoir ſuite.

C'eſt dans cet état de tranquilité que je paſſois une vie dont rien ne me paroiſſoit

devoir troubler le bonheur. J'étois bien éloigné de preſſentir alors que le ſentiment délicat et tendre ſur le quel je fondois l'eſperance de ma felicité future, dût me cauſer un jour des inquietudes et des chagrins qui influeroient auſſi impérieuſement qu'ils ont fait ſur le reſte de mon exiſtence. Mais avant que d'entrer dans le detail d'événemens que je regarderai toujours comme les plus interéſſans de ma vie, qu'il me ſoit permis de parler un peu de ma ſœur dont j'appris la mort à peu près à cette epoque.

Anaſtaſie Boruwlaſki de ſept ans plus jeune que moi; elle étoit ſi petite qu'elle paſſoit aiſément ſous mon bras, et l'on n'en ſera pas étonné, ſi l'on ſe rapelle qu'elle n'avoit que deux pieds deux pouces au moment de ſa mort. Si elle étoit etonnante par la petiteſſe de ſa taille et par l'extrême regularité des proportions de ſon corps aux quelles le ſculpteur le plus habile n'auroit rien pu trouver à critiquer, elle l'étoit encore bien d'avantage pas les qualités

lités de ſon cœur et la douceur de ſon caractère. Elle étoit brune, elle avoit de beaux yeux noirs, des ſourcils bien marqués, beaucoup de cheveux et elle mettoit tant de grâces dans tout ce qu'elle faiſſoit, que ſa figure en recevoit un nouvel éclat. Son caractère étoit vif et enjoué, ſon cœur, ſenſible et bienfaiſant, elle ne pouvoit voir un malheureux, ſans chercher à le ſoulager. Mad. la Caſtelane Cameriſka, femme très riche, étoit ſon amie et ſa pretectrice, elle l'avoit priſe auprès d'elle, lui temoignoit une tendreſſe ſans bornes, ne lui refuſoit rien : et la petitte Anaſtaſie profitoit de cet aſcendant pour ſatisfaire ſon propre cœur, qui la portoit à faire le bien.

Ma ſœur avoit eu ainſi que moi, le bonheur de ſentir ces affections tendres qui répondent tant de charmes ſur la vie et dont les douceurs nous dedomagent ſi bien des peines, des inquietudes et des contradictions qu'elles nous font éprouver. Anaſtaſie ai-

moit à l'âge de vingt ans, elle aimoit avec d'autant plus de paſſion que ſon attachement étant fondé ſur le ſeul plaiſir de contribuer au bonheur de celui qui en étoit l'objet, elle n'avoit ni crainte, ni chagrins, ni remords à eſſuyer : auſſi auroit elle été heureuſe, ſi la jalouſie ne l'eût pas dominée et ne fut pas venue trop ſouvent troubler ſon repos. Sa bienfaitrice n'eut pas de peine à s'appercevoir de ſon penchant, elle lui en parla et ce cœur ingénu, tendre et ſenſible, ne lui fit pas miſtère des ſentimens que lui inſperoit un jeune officier d'une très belle taille et perfaitement beau qui venoit ſouvent dans la maiſon. Ce jeune homme d'une très bonne famille, n'étoit rien moins que riche : Anaſtaſie le ſut et ayant cherché le moyen de lui être utile ſans bleſſer ſa delicateſſe, elle imagina de l'engager à faire ſa partie de piquet et le forçant habituellement à jouer gros jeu, elle trouvoit le moyen de ſe laiſſer perdre : joignant ainſi le plaiſir de lui faire du bien à celui de ſe ſouſtraire

ſouſtraire à ſa reconnoiſſance. Je ne ſais juſqu' où la ſenſibilité de ma ſœur auroit pu la conduire ſi, dans un voyage qu'elle fit à Leopold, elle n'eut pas été atteinte de la petitte verole. Malheureuſement pour moi et pour ſes amis ſon mal étoit ſans remède ce fut en vain qu'on lui prodigua tous les ſecours de l'art ; elle mourut au bout de deux jours, avec la même tranquilité d'éſprit, puis-je dire, avec la même philoſophie avec la quelle elle avoit vecu. Je ne puis me rappeller ces triſtes ſouvenirs ſans repandre des larmes ſur la perte d'une ſœur et d'une amie. Sa bienfaitrice fut inconſolable, et pendant pluſieurs jours on craignit que ſa ſanté n'en ſouffrit. Elle donna les ordres les plus ſtricts pour qu'on ne lui parlât jamais de ſa chère Anaſtaſie et m'ayant même fait prier de ne pas la voir de peur que ma preſence ne rouvrit des playes trop profondes, et qui ne pouvoient que difficillement ſe fermer, je n'eus pas la ſatisfaction de meler mes larmes aux ſiennes et de lui

temoigner ma foible reconnoiſſance de tout ce qu'elle avoit fait pour ſa jeune et petitte amie.

Me voici parvenu à l'époque la plus intèreſſante de ma vie ; à ce moment qui en me donnant de nouvelles idées, de nouveaux déſirs, des plaiſirs tout différens de ceux que j'avois connus, me fit auſſi éprouver de nouvelles privations et des beſoins aux quels je n'avois jamais penſé que je duſſe être expoſé. Les bontés dont Madame la Comteſſe Humieſka m'honoroit ſembloient m'en garantir pour toujours. La faveur dont je jouiſſois auprès d'elle m'ayant attiré la conſidération et les égards, non ſeulement de ceux qui compoſoient ſa maiſon, mais encore de toutes les perſonnes de diſtinction qui formoient ſa ſociété, je ne prevoyois pas, je ne trouvois pas dans mon cœur la crainte de m'en rendre jamais indigne. J'étois fêté, cheri, careſſé; rien ne manquoit à mon bonheur, et j'en jouiſſois

avec

avec d'autant plus de ſecurité que, ne connoiſſant pas les revers, je croyois follement que j'en ſerois à jamais exempt. D'un autre côté, la raiſon, et de bons conſeils m'ayant ramenè à des ſentiments tranquilles je regardois comme évanouis pour toujours ces élans tumultueux, qui, pendant quelque temps m'avoient ſi vivement agité. J'imaginois que bornant mes affections à temoigner ma reconnoiſſance à tant de perſonnes qui me prodiguoint leurs bontés je paſſerois une vie paiſible et que, detrompé de l'amour et de ſes chimères, je me vengerois des peines qu'il m'avoit occaſionnés, en y renonçant pour toujours, mais je ne connoiſſois pas mon cœur, et toutes ces belles reſolutions s'évanouirent à la vue d'une jeune perſonne que depuis peu ma bienfaitrice avoit placé auprés d'elle, en qualité de demoiſelle de compagnie.

Iſaline étoit née de parens François établis depuis long tems à Verſovie, où ils jouiſſoient

jouiſſoient d'une heureuſe mediocrité. Il eſt d'uſage en Pologne que les Seigneurs ainſi que les dames de diſtinction, ayent auprès d'eux de jeunes perſonnes de bonne famille, qu'ils font élever, et qu'en ſuite ils placent avantagueſement, ſoit en ſe les attachant, ſoit en les mariant, ou en leur procurant des emplois civils ou militaires. Cet uſage qui eſt fort ancien doit ſon origine à l'extrême diſproportion des fortunes parmi la nobleſſe. Selon la conſtitution du pays, tous les nobles pouvent aſpirer à la couronne qui eſt elective, de manière que les riches cherchent à ſe faire un grand nombre de creatures, qui, dans le beſoin puiſſent appuyer leur pretentions.

Ma bienfaitrice n'avoit conſulté que ſon cœur, en s'attachant Iſaline ! Cette jeune perſonne avoit en effet tout ce qu'il falloit pour l'intereſſer et lui plaire ; qu'on me diſpénſe de faire ſon portrait et d'ailleurs, ceux qui dans le choix de leurs compagnes n'enviſagent

viſagent que la figure, connoiſſent bien peu la nature du lien qu'ils forment. Actuellement que je ſuis père, que j'ai trouvé dans mon épouſe une amie ſincère, une mère tendre qui met ſon bonheur dans l'education de nos enfans, je fais apprecier à leur juſte valeur ces avantages dont on fait tantde cas.

Ce furent cependant les agrémens perſonnels de la jeune Iſaline, qui dès la première vue, me frappèrent et ſubjuguèrent mon cœur. Mais ſi dès ce premier moment l'impreſſion fut profonde et ineffaçable, quelle nouvelle force, ne reçurent pas mes ſentimens lorſque vivant dans la même maiſon, et ayant tous les jours l'occaſion de la voir, je pus jouir ſans contrainte de ſa converſation vive et enjouée, lorſque je découvris en elle un fond de gaité inépuiſable, et cette douceur naturelle, qui décèle ſi bien un cœur ſenſible ! Dès lors mon bonheur fut attaché à ſon ſort ; ce fut ſans frayeur que je decouvris chez moi tous les ſymptomes

tomes d'une paſſion violente ; et quoique je previſſe bien les obſtacles ſans nombre que j'aurois à combattre, ils ne me firent point reconcer à mon entrepriſe et j'eſperois qu'à force de perſeverance et de ſoins, je parviendrois à les ſurmonter.

Que cette paſſion étoit differénte des ſentimens tumultueux qui m'avoient agité précédemment ! J'aimois, mon amour étoit accompagné de ce reſpect, de cette timidité inſeparable d'une veritable paſſion, mon unique deſir étoit de paſſer ma vie avec l'objet qui l'avoit fait naître, et tandis qu'autre fois je n'avois été detérminé que par l'attrait du plaiſir, je ſentois que mon unique but étoit le bonheur de la perſonne à la quelle je m'attachois, que ſi je pouvois parvenir à la rendre heureuſe, il ne manqueroit rien à ma propre felicité.

Ma bienfaitrice charmée des qualités qu'elle decouvroit dans ſa jeune protegée,

prit

prit pour elle un goût, et un interêt tout particulier, et moi demeurant avec elle, la voyant tous les jours avec cette douce familiarité que ſembloit autoriſer ma taille, ſa jeuneſſe, et ſon innocence, je ne perdois aucune occaſion de m'en approcher, et je mettois tout mon bonheur à la voir à l'admirer et l'aimer en ſecret; il ſe paſſa bien du temps avant que je puſſe me reſoudre à lui parler de mes ſentimens; chaque jour j'en prenois la reſolution: mais chaque jour la reflexion me montrant les obſtacles qui nous ſeparoient, et me les preſentant de plus en plus invincibles, la parole expiroit ſur mes lèvres, tandis que toutes les dames me prenoient ſur leur genoux et que je recevois avec indifférence leur careſſes et leurs embreſſemens, j'évitois avec le plus grand ſoin qu' Iſaline ne voulut en faire autant, et je me derobois à ſes agaceries, ſoit par ma contenance ſerieuſe, ſoit en m'eloignant d'elle, et en la fuyant, ſouvent elle diſoit que c'étoit elle ſeule que je n'aimois point,

mais

mais, qu'elle connoiſſoit mal ce que ſe paſſoit dans mon cœur ! Tandis que j'aurois donné ma vie pour jouir d'une ſeule de ſes careſſes comme ſon ami, je mepriſois toutes celles qu'elle auroit voulut me prodiguer comme à un enfant ; c'eſt alors que je ſentis avec amertume tous les deſavantages de ma taille, c'eſt alors que tous les éloges dont on m'accabloit d'ailleurs ne purent me dédomager des inconveniens que j'y trouvois attachés ; c'eſt álors que la regardant comme l'unique obſtacle au bonheur, qui ſeul pouvoit m'attacher à la vie, j'aurois ſacrifié pour me trouver au niveau des hommes ordinaires, et l'attachement de ma bienfaitrice, et les bontés, je dirai même la conſideration dont le Roi et les Seigneurs de la cour daignoient m'honorer.

Ce n'étoit pas ſeulement la crainte de ne pas parvenir à plaire à Iſaline qui m'affectois, je ſentois bien que lors même que je reuſſirois à gagner ſon affection, que je l'engagerois

l'engagerois à ſurmonter les prejugés et à ſe determiner à unir ſon ſort au mien, il me reſteroit encore bien des difficultés à vaincre, tant pour obtenir l'aveu de ſa famille, ſans lequel je n'avois rien à eſperer, que pour avoir le conſentement de ma bienfaitrice qui ſans doute trouveroit le mariage ridicule, et mettroit tout en uſage pour l'empêcher. Ce dernier obſtacle n'étoit pas le moins puiſſant; outre que j'étois attaché à Mad. la Comteſſe Humieſka par tous les ſentimens du reſpect le plus tendre et de la reconnoiſſance la mieux ſentie, je n'avois point de fortune, je ne devois mon aiſance qu' à ſes bienfaits. Je devois donc craindre de les perdre en me mariant contre ſon gré, je devois craindre d'entrainer dans mon malheur une jeune perſonne, qui, quoique ſans fortune, elle-même avoit par ſa jeuneſſe, ſon education ſa figure, et ſurtout par la protection de notre bienfaitrice commune, le droit de pretendre à un mariage avantageux.

Toutes ces reflexions ne ſe preſentèrent pas d'abord à mon éſprit, pendant près d'un an je n'avois été occupé que de la douceur d'aimer et de voir journellement l'objet de toutes mes affections, mais enfin lorſque j'en fus venu à ce point ſi naturel, où parler de ſon amour eſt un beſoin irreſiſtible, elles ſe preſentèrent en foule à mon imagination et me remplirent d'amertume et de triſteſſe; il en reſulta un derangement viſible dans ma ſanté; enfin ma ſituation fut ſi violente que ne m'étant plus poſſible de reſter dans une cruelle incertitude, je me determinai à declarer ma paſſion et je ne cherchai plus qu' à en trouver une occaſion favorable qui ne tarda pas à ſe preſenter d'elle même.

Un ſoir que j'avois été plus triſte et plus abbattu qu' à l'ordinaire, le hazard, ou plutôt l'attrait qui me retenoit auprès d' Iſaline, me fit reſter le dernier dans le ſallon, ce

ce qui me faiſant prendre auſſitôt la réſolution de lui ouvrir mon cœur, donna à ma phiſionomie un air de trouble et d'embarras dont il étoit impoſſible qu'elle ne fut pas frappée. Qu' avez vous donc Joujou ? me dit-elle avec un air d'interet et de compaſſion le plus marqué, quel eſt le chagrin qui vous ronge et que vous cachez avec tant de ſoin ? N'y a-t-il donc perſonne en qui vous ayez aſſez de confiance pour lui ouvrir votre cœur ? vous êtes bien injuſte avec vos amis. C'eſt vous qui me faites ce reproche lui repondis-je avec chaleur, vous qui êtes la ſeule cauſe de toutes mes peines. Je voulus continuer, mais laiſſant tomber ma tête ſur ſes genoux, je ne pus que balbutier les mots d'amour, de paſſion, de malheur.

Le premier mouvement du cœur d'Iſaline fut d'être touché de l'état dans le quel elle me voyoit, mais bientôt revenue de ſa ſurpriſe, la ſcene ne lui parus plus que ridi-

cule. En vérité, Joujou, vous êtes un enfant et je ne puis que rire de votre extravagance. Vous ai-je jamais deffendu de m'aimer et ne vous ai-je pas toujours reproché au contraire que vous n'aviez que de l'indifference pour moi.

Je ne m'attendois pas, je l'avoue à cette réponſe. J'eu bien de la peine à lui faire comprendre que je ne l'aimois pas comme un enfant et que ce n'étoit pas en enfant que je voulois être aimé. Cette découverte la fit éclater de rire, elle me ſoutint que je ne ſavois ce que je diſois, et quitta l'appartement.

Plus content d'avoir fait ma déclaration qu'occupé de la maniere dont elle avoit été reçue je me livrai ſans réſerve au plaiſir de ſavoir que l'objet de ma tendreſſe connoiſſoit la paſſion qu'elle m'avois inſpirée. Je me dis qu' actuellement il lui ſeroit aiſé d'interpreter ma triſteſſe, mes chagrins et ma retenue avec elle; qu'elle ne les pouroit attribuer

attribuer qu' à un ſentiment vif et profond; et j'oſai me flatter que ce ſentiment parleroit en ma faveur, et plaideroit pour moi dans un cœur ſenſible et delicat. Cependant les jours ſuivans me firent voir que je m'étois trompé. Elle ne ceſſoit de me faire des plaiſanteries et s'abandonnant à toute la gaité de ſon imagination, plus je voulois lui dévoiler mes ſentimens et lui parler en homme, plus elle les tournoit en ridicule, et me traitoit en enfant. Elle me demandoit ſi elle reſembloit à ma petitte actrice; combien de jours mes ſentimens dureroient encore? Je ne pouvois lui répondre, je la quitais, j'accuſois ſon injuſtice et mon malheur.

Je ne pus pas réſiſter long temps au chagrin que me faiſoit éprouver une ſemblable conduite; les forces m'abandonnèrent. Je ſaiſis le premier inſtant où je pus parler ſans temoins à Iſaline. Elle me dit avec bonté qu'elle étoit affligée des mes

peines, ajoutant que ſi j'euſſe été plus raiſonnable et que je l'euſſe aimée comme elle croyoit meriter de l'être, je lui aurois évité de pareils chagrins. Elle me promit que, puiſque cela me faiſois tant de peine, elle ne me plaiſanterois plus ſur mon amour, mais qu'elle eſpéroit que de mon côté je travaillerois à prendre pour elle des ſentimens plus tranquilles.

Quel beaume ſalutaire ces paroles ne repandirent elles pas ſur mon cœur, l'intérêt tendre avec le quel elles furent prononcées me rendit heureux ; je me flatai, dès lors, d'avoir faite quelque impreſſion ſur l'âme ſenſible d' Iſaline : et comment n'y aurois je pas reuſſi ? J'aimois de ſi bonne foi et l'amour me rendoit ſi malheureux !

Mais cette douce jouiſſance fut bientôt traverſée par ma protectrice ; elle avoit appris et voyoit avec peine mes liaiſons avec Iſaline. Elle reſolut de faire tout ce qui

qui dependroit d'elle pour les rompre. En conſequence elle fit reconduire ſur le champ Iſaline chez ſes parens et en même temps me fit retenir dans ma chambre où je reſtai enfermé pendant l'eſpace de quinze jours. En me retenant ainſi, elle avoit pris la précaution d'éloigner de moi mon domeſtique, et l'avoit fait remplacer par un autre dans le quel elle avoit beaucoup de confiance; mais contre ſon attente, mon nouveau ſerviteur me fut tout à fait devoué au point que je pus, par ſon canal, établir pendant ma detention une correſpondance avec ma chère Iſaline.

Caglioſtro me fut envoyé par ma protectrice au bout de quelques jours. Il me ſollicita vivement en ſon nom de ceſſer de lui déplaire en changeant de ſentiment; mais je n'heſitai pas à perſiſter dans ma façon de penſer et je la lui exprimai de la manière la plus poſitive.

Je

Je ſuis bien aiſe de dire en paſſant comment et pour quoi ce Caglioſtro étoit alors chez Mad. la Comteſſe Humieſka.

Cet homme qui par ſes avantures a tant fait de bruit en France, et à ſon arrivée à Varſovie, avoit eu l'adreſſe de ſe faire recevoir avantageuſement chez M. le Prince Poninſki en ſe diſant grand Chimiſte et poſſedant la pierre philoſophale. Mais il n'y fut pas long tems en credit, car ayant été ſuivi et éxaminé ſcrupuleuſement dans une opération chymique par M. le Comte Poninſki, ce dernier lui prouva très clairement ſon ineptie pour ne rien dire de plus.

Ce fut dans cette circonſtance que Caglioſtro fut recueilli par Mad. la Comteſſe Humieſka qui le conſideroit, non pas qu'elle déſirat qu'il lui fit de l'or, mais parcequ'il avoit inſpiré aſſez de confiance pour qu'elle lui abandonnat le ſoin de ſa ſanté, en quoi elle fut

fut auſſi bien trompée, car loin d'ameliorer ſon état, il la reduiſit en très peu de temps dans une poſition très inquietante : ce que voyant M. le Comte Rzeuriſki ſon frère qui n'avoit pu la diſſuader ſur la confiance aveugle qu'elle avoit en cet inconnu, il uſa de ſon pouvoir pour lui faire ſigniffier qu'il eut à ſortir du Royaume ſur le champ ; on ſait combien depuis, cet homme a fait dire et fait faire de ſottiſes à quantité de perſonnes dans d'autres parties de l'Europe.

Mad. la Compteſſ Humieſka voyant qu'elle ne pouvoit rien gagner ſur moi, finit par ſe facher très ſérieuſement, et en me faiſant donner ma liberté, elle me dit que je pouvois opter, ou de renoncer à mon inclination, ou de quitter ſur la champ ſa maiſon. Je preferai ce dernier parti, comme on le verra par les deux lettres ſuivantes que j'ecrivis à Iſaline, et qui ſeront les ſeules que je rapporterai ici de ma coreſpondence avec elle.

Joujou

Joujou à Iſaline.

Novembre 20.

Enfin, ma charmante amie, ma captivité eſt finie. J'ai tout perdu pour l'amour de vous et ſi vous ne me reſtiés pas, je renoncerois, oui en verité, je renoncerois à la vie.

Ce matin un des principaux officiers de la maiſon eſt venu de la part de Mad. la Comteſſe m'annoncer que ſi je n'avois pas changé de reſolution je devois ſortir de chez elle pour n'y rentrer jamais : cela n'eſt pas poſſible, me ſuis-je écrié auſſitôt ; mais reflechiſſant ſur les conditions aux quelles je pouvois reſter, j'ai repris mon ſang froid et lui ai repondu que j'étois prèt à ſortir, que je le priois ſeulement de dire à ma bienfaitrice combien j'étois affligé d'avoir encouru ſa diſgrace, que je la ſupliois de me pardonner ma réſiſtance et que je n'oublierois jamais ſes bontés, je ſuis donc ſorti, non ſans répandre des larmes, d'une maiſon où pendant ſi longtems j'avois été traité et careſſé

reſſé comme un enfant chéri. Que cette ſituation eſt douloureuſe pour un cœur ſuſceptible de reconnoiſſance! je parois être ingrat, et je ne ſuis qu' amoureux.

Je ne ſavois où porter mes pas, ſans argent, ſans logement, ſans reſources; ma poſition étoit affreuſe. L'amour ſeul ſoutenoit mon courage; c'eſt lui ſans doute qui m' a inſpiré de m'addreſſer au Prince Caſſimir, frère du Roi. Vous connoiſſez ſon affabilité, et ſa douceur, vous ſavez ſurtout l'intérêt qu'il a paru prendre à mes affaires. Je ne me ſuis pas trompé dans mes eſpérances; il ſavoit tout, excepté ma ſortie dont il a été ſingulièrement ſurpris; ſoyez tranquille, Joujou, m'a-t-il dit, on aura ſoin de vous je ne vous abandonnerai jamais. Venez me voir dans quelques jours, je parlerai de vous au Roi; vous ſavez qu'il vous aime et je ne doute pas qu'il ne vous accorde ſa protection.

Ces paroles ont ranimé mes eſpérances. Oui, Iſaline, nous ſerons heureux ſi vous le voulez,

voulez, mais ne puis je pas vous voir, vous parler, vous répéter mille et mille fois que juſqu' à ſon dernier ſoupir vous ſerez l'unique paſſion du fidelle et tendre

JOUJOU.

Joujou à Iſaline.

Novembre 29.

Le Prince m'a fait chercher ce matin, ma charmante amie, comment vous exprimer avec qu'elle reconnoiſſance je reſſens tous ſes bienfaits ? il m'a demandé ſi je voulois rentrer chez Mad. la Comteſſe Humieſka que dans ce cas il employeroit tous ſes amis pour la flechir, ou ſi j'étois toujours reſolu d'epouſer ma chère Iſaline. Ce ſont là ſes expreſſions ; je lui ai repondu que j'étois deſeſpéré d'avoir perdu les bonnes grâces de ma bienfaitrice ; mais que les conditions aux quelles je pouvois eſpérer de les recouvrer étoient impoſſibles à mon cœur. Ayez donc le conſentement de la mère m'a repondu ce Prince bienfaiſant, et tout le reſte

ira

ira bien.....Vous le voyez ma charmante amie, on vous croit de moitié dans mes ſentimens. Je me ſuis bien gardé d'avouer que je n'avois pas encore votre parole ; j'aurois tout gâté. Me la refuſerier vous ma chère Iſaline ; feriez vous capable de faire le malheur de celui qui n'aſpire qu' à vous rendre heureuſe ? Je dois être preſenté au Roi, il a promis à ſon illuſtre frère d'avoir ſoin de moi, nous n'aurons donc point d'inquietudes pour notre exiſtance, et l'on me fait même éſpérer une penſion. De grâce ma charmante amie donnez moi une lueur d'eſpérance, et je cours me jetter aux pieds de Madame votre mère. Pourra-t-elle ſe refuſer à mes vives ſollicitations, lorſqu'elle verra ſurtout que j'ai de ſi illuſtres protecteurs ? J'attends la ſupreme felicité du bon cœur de la ſenſible Iſaline ; mais qu'elle ne perde pas de vue, la moindre indéciſion, le moindre retard peut faire évanouir toutes ces belles eſpérances, et rendre à jamais malheureux ſon tendre

JOUJOU.

Je vis la mère de mon amie dont j'obtins le conſentement. Je revis ma chère Iſaline dont le fond énepuiſable de gaité, qui contraſte parfaitement avec mon caractere, me firent oublier toutes les peines que j'avois éprouvées. Le Prince Chambellan me tint parole ; il eut la bonté de me preſenter à ſa Majeſté qui approuva mon mariage, et me fit donner une penſion de cent vingt ducats. Le Nonce du Pape voulut empêcher mon alliance, s'autoriſant d'un pretexte ridicule ; mais le Roi fit diſparoître cet obſtacle. Et quelques temps après la ceremonie de notre union briſa toutes les barrieres qui s'étoient oppoſées à mon bonheur.

Oui, J'en conviens j'ai ſacrifié à ce bonheur, aiſance, tranquilité. Il a été pour moi la ſource de mille inquietudes, ſoit pour ma propre éxiſtance et celle de ma famille, ſoit pour l'exiſtance future des mes enfans. Cependant, depuis huit ans que j'en jouis, j'ai trouvé que rien au monde n'étoit preferable à la ſatisfaction de verſer ſes inquietudes, ſes eſpérances

eſpérances et ſes craintes, dans le ſein d'une amie ſûre, compagne de notre ſort, dont l'âme tendre et ſenſible ſoulage nos peines en les partageant, et rend nos jouiſſances tout autrement délicieuſes.

J'aurois été trop heureux dans ma nouvelle poſition, ſi uniquement occuppé du moment préſent, j'euſſe pu ne pas jetter les yeux ſur l'avenir; mais l'homme n'eſt pas fait pour une félicité pure et parfaite; les inquiétudes empoiſonnent ſes jouiſſances et il n'arrive que trop ſouvent que ce ſont ces jouiſſances même qui font naître ces inquietudes. Malgré mon peu d'experience, je m'apperçus bientôt que les bienfait du Roi, ne pourroient par ſuffire à notre entretien; et trop délicat pour ne pas ſentir amèrement les privations aux quelles ma nouvelle compagne ſeroit obligée de ſe ſoumettre, la vivacité de mes ſentimens pour elle rendoit mes inquietudes encore plus cruelles. Quelqu' accoutumés que nous puſſions être

au luxe et à l'opulence dont nous avions été entourés dans la maiſon de ma bienfaitrice, ç'auroit été ſans peine, et même avec une ſorte de plaiſir que nous nous ſerions réduits à cet état de médiocrité qui, ſeul peut être, permet aux ſentimens tendres et délicats de ſe deployer dans toute leur energie ; mais ce n'étoit pas d'un peu plus ou d'un peu moins de dépenſe qu'il étoit queſtion ; c'étoit le néceſſaire qui nous manquoit, et j'avoue que l' idée de voir dans la miſère une femme que j'adorois, ne me laiſſa pas jouir long tems du bonheur de la poſſeder.

Il falloit prendre un parti ; mais le choix en étoit d'autant plus difficile, que n'ayant reçu qu'une éducation analogue à ma taille, et à l' état au quel Mad. la Comteſſe Humieſka ſembloit m'avoir deſtiné, je ne poſſédois tout au plus que quelques talens d'agrément qui ne pouvoient m'être d'aucune reſſource. Dans cette perpléxité, mes protectrices

tecteurs furent les premiers à me faire naître l'idée d'éntreprendre un ſecond voyage. Le Prince Chambellan ſurtout appuya ce projet; il me fit ſentir qu' ayant été fêté dans les principales cours de l'Europe, lorſque j'accompagnois ma bienfaitrice, on m'y reverroit avec le même plaiſir, et que me ſachant père de famille et ſans fortune, cette poſition, en augmentant l' interêt que j'avois inſpiré, pourroit me faire acquerir d'une manière honnête les moyens de mener à mon retour une vie paiſible et tranquille.

Je me livrai à cette j'idée; j'en parlai au Roi, qui non ſeulement daigna approuver mon projet, mais qui en même tems voulant me donner une preuve particulière de ſes bontés ordonna à ſon grand ecuyer de me faire donner une voiture commode. Ainſi après avoir pris tous les arrangement néceſſaires, et m'être muni de lettres de recommandation, je partis de Warſovie le 21 Novembre 1780 et j'arrivai à Cracovie le 26 au ſoir.

Cette ville autrefois la capitale de la Pologne où l'on faiſoit le ſacre des Rois n'eſt plus aujour d'hui qu'une ville ordinaire ſur les bords de la Viſtule qui ſépare ce qui eſt reſté à la république, de la partie de la Pologne dont les Autrichiens ſe ſont emparés. Une maladie qui ſurvint à mon épouſe nous força de nous y arréter; mais auſſitôt qu'elle fut rétablie, je partis pour Vienne ſans être retenu par le froid qu'il faiſoit alors.

Notre diligence fut infructueuſe; car lorſque nous y arrivâmes le 11 Fevrier 1781, la mort venoit d'enlever l'illuſtre Marie Thérèze. Le deuil le plus profond regnoit dans toute la ville, et comme ſi chaque particulier eut perdu ſa mère, ou ſon epouſe, on voyoit ſur tous les viſages les marques de la plus profonde conſternation, tous les divertiſſemens publics et même les concerts, étoient ſuſpendus. On ne parloit que de la perte qu'on avoit faite et de la magnanimité avec laquelle cette héroïne avoit ſoutenu l'adverſité. On ſe rapelloit ces tems deſaſ-

treux,

treux, où forcée de quitter ſa réſidence, tenant ſon fils dans ſes bras, elle avoit excité chez les Hongrois cette fermentation patriotique qui les avoit portés à faire pour elle de ſi grandes choſes ; et ſi l'on s' étendoit avec complaiſance ſur les moyens par leſquels elle avoit rétabli ſes affaires ſur le traité glorieux qui avoit mis fin à une guerre, qui dans ſon origine ſembloit la menacer d'une ruine totale, ce n'etoit pas ſans de nouveaux regrets qu'on s' arrêtoit ſur toutes les peines qu'elle avoit priſes dèpuis cette epoque, ſur tous les ſoins qu'elle s' étoit donnés pour remettre en bon état celles de ſes provinces que la guerre avoit déſolées et pour faire tirer les plus grands avantages à tous ſes ſujets, de la paix qu'elle leur avoit procurée.

Au milieu de ce deuil général, je renouvellai connoiſſance avec la plupart des ſeigneurs que j'avois eu l'honneur de connoître lors de mon premier voyage ; j'oſe

meme

même dire que ce fut avec toutes sortes de marques de bienveillance et de plaisir, que son Excellence Monseig. le Prince de Kaunitz reçut ma visite. Comme dans ce tems là, sa Majesté l' Empereur Joseph II. ne tenoit point de cour et que c'étoit dans la maison du Prince (dont la Comtesse Clarissa, sa parente, faisoit les honneurs) que se rassembloit tous les soirs toute la noblesse ; il me fit la grâce de me présenter à cette assemblée, de m'engager à y venir souvent passer la soirée. Ce fut là que j'eus l' honneur d'être connu de S. E. M. le Chev. Keith, ambassadeur d'Angleterre, qui a été la principale cause de mon voyage en Angleterre. Ce fut là aussi que j'eus lieu de me convaincre que les grandes occupations du Prince de Kaunitz, et les grands talens que tout le monde lui connoit pour saisir d'un coup d'œil les affaires les plus vastes et les plus compliquées, en prévenir toutes les suites, n'empêchoient pas qu'il ne put porter ses regards sur les objets les plus minutieux et

qui

qui paroiſſoient le moins faits pour fixer ſon attention ; car s'étant fait apporter la meſure de ma taille qu'il avois priſe avec le plus grand ſoin, lorſqu' en 1772, j'étois à Vienne avec Mad. la Comteſſe Humieſka, il nous prouva que dépuis ce tems là, juſqu'en 1781, j'avois grandi de plus de 10 pouces ; ce qui parut auſſi ſurprenant à ceux qui ne concevoient pas comment, ayant à peine dans ce moment, la taille d'un enfant, j'aurois pu être de 10 pouces plus petit, qu'à ceux qui m'ayant vu vingt ans auparavant, croyoient obſerver dans cette différence, celle qu'on remarque entre un adoleſcent de 10 à 12 ans, et un homme fait de 30 ans.

Malgré toutes ces belles apparences et les démonſtration d'amitié que je recevois de toutes parts, le principal but de mon voyage ne ſe réaliſoit point. Il eſt vrai que je fondois mes éſperances ſur un concert ; mais outre qu'il failloit attendre l'expiration du deuil,

deuil, j'eus encore à cette epoque de nouvelles difficultés à vaincre et de nouveaux obſtacles à ſurmonter. Une foule de *virtuoſi* étoient inſcrits ſur la liſte du Théatre royal; et s' il eut fallu attendre mon tour, j'aurois été jetté bien loin. Heureuſement mes protecteurs en général et en particulier M. Gunter ſecretaire de ſa Majeſté impériale preſſerent ſi fort M. Dorvarl, directeur de la ſalle de ſpectacles, qu'on m'accorda la préférence; ou eut même la bonté de ſe charger pour moi de la conduite et de la dépenſe.

J'eus le bonheur d'avoir une nombreuſe aſſemblée et preſque toute la nobleſſe ſe trouva à ce concert. J'eſſayai dans un petit diſcours de lui en témoigner toute ma reconnoiſſance; j'étois bien aiſe en même tems de motiver devant cette même nobleſſe qui m'ayant vu vingt ans auparavant entouré de l'éclat de la grandeur, me voyoit alors réduit à la triſte néceſſité de paroître en public.

Je

Je ne me ferois pas figuré dans le tems dont je parle, que la néceſſité de pourvoir aux beſoins les plus eſſentiels de la vie me forceroient à me faire voir pour de l'argent. l'éducation que j'avois reçue, la manière dont j'avois vécu juſqu' alors, contribuoit à me faire regarder cette reſſource comme au deſſous de moi, et quoique toutes les perſonnes qui s' interreſſoient à mon ſort cherchaſſent à m' y déterminer, j'avois la plus grande peine à m'y réſondre. M. le Baron de Breteuil ſurtout, alors ambaſſadeur de France à la Cour de Vienne, ne ceſſoit de me preſſer à ce jujet; ne croyez pas, me diſoit-il un jour : " Ne croyez pas, mon " petit ami, que des concerts puiſſent vous " déffrayer et vous procurer un bien être; " il faut abſolument optre entre l'amour " propre et la miſère; et ſi vous ne voulez " par mener la vie du monde la plus triſte, " ſi vous voules jouir un jour de quelque " tranquillité, il eſt indiſpenſable que vous " vous determiniez à vous faire voir." Le lendemain

lendemain le Prince de Kaunitz me tint le même langage en plein cercle ; S. E. M. le Chev. Keith s'y trouvoit ; il m' engagea à paſſer en Angleterre, de préférence à la France où j'avois intention de me rendre. Le Prince appuya cet avis et pria fortement M. l'Ambaſſadeur de s' intéreſſer à moi. S. E. me promis des lettres de recommandation pour tout ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour de Londres ; le Prince lui en témoigna ſa reconnoiſſance, et l'aſſura qu'il chercheroit les occaſions de lui pouver combien il étoit ſenſible à tout ce qu'on faiſoit pour ſon petit ami.

Si toutes ces raiſons ne me déterminèrent pas entierement, elle m' embranlèrent du moins et je me réſolus à quitter Vienne, muni des meilleures lettres de recommandation pour pluſieurs Princes d'Allemagne ; mais avant de parler de l'accueil que l'on m'a fait dans les différentes Cours que j'ai parcourues, je ne dois pas oublier de faire mention

mention des bontés de Mad. la Comteſſe Féguetté qui ne voulut pas abſolument que je partiſſe ſans avoir fait un tour à Preſbourg, et qui non ſeulement voulut faire les frais du voyage, mais même y ajouta un préſent. Je n'y reſtai que le tems neceſſaire pour donner un concert, et me tranſportai de là à Lintz où M. le Comte Thierheim, Gourverneur de la Baſſe Autriche, et gendre du Prince de Kaunitz me combla de politeſſes. Il eut celle de me preter ſa muſique pour le concert qui étoit compoſé de quinze jeune gens dont le plus agé n'avoit que 17 ans et qui avoient tous un talent ſupérieur. Il n'y eut pas beaucoup de monde ; ce qui fit dire :—Petit concert, petite muſique, petits muſiciens, et petite recette. Je ne dois pas omettre une naîveté de la jeune Comteſſe de Thierheim, agée alors de 6 à 7 ans. Cette jolie enfant ne ceſſa de me regarder pendant tout le concert, et lorſqu' il fut fini, elle courut à ſon Papá et ſe jettant à ſon col, le pria inſtamment de vouloir bien lui

acheter ce petit homme;—et qu'en ferois tu, ma bonne amie? lui répondit le Comte; d'ailleurs nous n'avons point de appartement à lui donner.—Qu' à cela ne tienne, papa, repliqua-t-elle je le garderai dans le mein; j'en aurai le plus grand ſoin, j'aurai le plaiſir de l'habiller, de le parer, de l'accabler de bonbons. En un mot, on eut beaucoup de peine à lui perſuader qu'on ne pouroit pas faire l'acquiſition du petit homme comme d'une poupée.

La première ville où je m'arretai enſuite fut Ratiſbonne; mais n'ayant pas trouvé le Prince de Latour et Taxis qui étoit alors à ſa terre de Techen, je me rendis auſſitôt à Munich, où ſon Alteſſe Royale l'Electrice douairiere, que j'avois eu l'honneur de voir 20 ans auparavant, me revit avec plaiſir et me temoigna les mêmes bontés qu' à mon premier voyage. Elle ſe reſſouvint parfaitement du plaiſir ſingulier qu'avoit eu ſon illuſtre epoux à s'entretenir avec moi et de

la

la faveur inſigne qu'il m'avoit faite, en me faiſant préſent d'une ſuperbe boite d'or guillochée, qu'il avoit travaillée lui même. Elle me préſenta à S. A. S. l'Electeur régnant. Je fus pluſieurs fois invité aux aſſemblées de la Cour, et chaque fois, je fis le ſujet de la converſation générale. On eut grand plaiſir de rappeller pluſieurs traits et pluſieurs circonſtances de mon premier ſéjours dans cette ville; celui, entre autres, où m'étant trouvé au cercle, et pluſieurs dames d'une figure charmante s'étant empreſſées à me prendre ſur leurs genoux, et à me ſerrer dans leurs bras, je ne pus m'empêcher de leur faire ſentir qu'ayant 22 ans, j'éprouvoir en ce moment que je n'étois enfant que de taille. S. A. S. eut auſſi la bonté de fixer elle-même le jour du concert, dont elle voulut payer tous les frais.

Après avoir pris congé de leurs Alteſſes, je dirigeai ma route vers Teſchen, où étant

 arrivé,

arrivé, je fis demander au Prince de Latour et Taxis, la permiſſion de lui faire ma Cour. Il me fit répondre ;—qu'il avoit vu pluſieurs fois des hommes de mon eſpèce ; qu'il ne s'en ſoucioit pas ; qu'il n'y en avoit qu'un ſeul qui avoit voyagé avec Mad. la Comteſſe Humieſka qu'il avoit toujours eu envie de voir ſans que jamais il eut été en ſon pourvoir de le rencontrer. Mais lorſqu'on lui eut dit que j'étois celui qu'il avoit déſiré de connoître, et que j'étois porteur de lettres de la princeſſe ſa fille et du Prince de Radziwill ſon gendre, qui lui confirmèrent le fait, il m'envoya une voiture.

Après avoir fait ma révérence au Prince et à toute ſa cour, je m'approchai de S. A. et lui dis qu'une des plus charmantes femmes du monde m'avoit chargé de l'embraſſer de tout mon cœur. Sans me donner le tems d'achever ma phraſe, le Prince me prit dans ſes bras en me diſant : c'eſt avec bien du plaiſir, mon petit homme.—

puis

puis m'ayant remis à terre, il me demanda qui m'avoit chargé d'une auſſi agréable commiſſion.—Je lui remis auſſitôt les lettres du Prince ſon gendre et de la Princeſſe ſa fille, et lui dis que la veille de mon départ de Warſovie, étant allé prendre les ordres de la Princeſſe elle m'avoit embraſſé en me diſſant, que c'étoit à condition que je rendrois ce baiſer à ſon Papa. Qu'enſuite elle m' avoit chargé de le preſſer de faire le voyage de Pologne pour venir voir une fille qui l'aimoit tendrement et à qui il ne manquoit que ſa préſence pour être heureuſe. Que s' il ne s'y déterminoit pas, rien ne pourroit la retenir qu'elle même feroit le voyage, ne pouvant plus ſe paſſer du plaiſir de le voir. Pendant tout ce récit, la ſenſibilité du Prince ne fut pas equivoque; ſes yeux ſe remplirent de larmes, et après avoir lu ſes lettres, il m'embraſſa de nouveau, me fit beaucoup de queſtions ſur la manière dont j'avois quitté Mad. la Comteſſe Humieſka, ſur mon mariage, ſur ce qui m'avoit déterminé

à entreprendre de nouveaux voyager, et ayant paru ſatisfait de mes reponſes, il me dit :—" Vous devez être fatigué ; alléz vous " repoſer, je donnerai des ordres pour qu'il " ne vous manque rien ; il faut paſſer ici " quatre ou cinq jours à vous promener et " à prendre l' air." De retour chèz moi, j'appris que les ordres du Prince m' avoient devancés, et pendant 4 à 5 jours que je reſtai à Teſchen, ce ne fut que fêtes et devertiſſemens. Enfin lorſque je pris congé de ſon Alteſſe, il m' engagea à aller faire une viſite au Prince de Wallerſtien ſon gendre qui pour lors étoit à Honnaltheim, ſa maiſon de Campagne. La propoſition étoit trop agréable, pour que je m'y refuſaſſes.

Arrivé à Honnaltheim, je fut préſenté au Prince de Wallerſtein, dont je ne pouvois manquer d'être bien reçu, d'après les recommandations de ſon beau père. Malgré toute l'affabilité qu'il mit dans ſon accueil,

je

je m'apperçus à l' inſtant qu'il étoit tourmenté d'une affreuſe mélancolie, et qu'il ne tenoit à la vie que pas ſon extrême attachement pour la Princeſſe ſa fille, agée alors de quatre ans. Je ne fut pas long tems à être informé des cauſes de cette triſteſſe, à laquelle toute ſa cour prenoit le plus grand intérêt; et je n'y trouvai plus rien d' étonnant, lorſqu' on m' eut dit que la mort d'une epouſe charmante et adorée, arrivée à l' inſtant où, en le rendant père, elle alloit combler ſon bonheur, l'avoit plongé dans cet état d' apathie et d' inſenſibilité à la ſuite de tranſports qui d' abord avoient fait craindre pour ſa vie, et enſuite pour ſa raiſon. Cependant malgré cette triſteſſe, comme ma figure et mes manières paroiſſoient amuſer la jeune Princeſſe et que ſe qui tenoit à cette enfant étoit ſeul capable de l'intereſſer, le Prince me fit l' honneur d' aſſiſter à mon concert.

Je n'avois eu juſques là qu' à m' applaudir du parti que j'avois pris de voyager: partout

partout on m'avoit vu avec plaiſir, et on m' avoit accuelli avec bonté. Mais rien ne peut être comparable à la reception que me fit à Trierſdorff ſon Alteſſe Séréniſſime Monſieg. le Margrave d' Anſpach; et il m' eſt impoſſible de trouver des termes qui puſſent exprimer les ſentimens de la reſpectueuſe reconnoiſſance que les bontés de cet aimable Prince ont ſi profondément gravés dans mon cœur. C'eſt à Mademoiſelle Clairon que j' en ai l' obligation; et c' eſt avec le plus grand plaiſir que je ſaiſis cette occaſion de lui faire hommage de ce bienfait. Cette étonnante actrice, après s'être acquis une réputation ſi univerſelle et ſi bien meritée, ne cherchant plus qu' à jouir, au milieu d' une ſocieté choiſie, d'une vie douce et tranquille, paſſoit la belle ſaiſon à Trierſdorff où la retenoient les bontés, je dirai même la tendre amitié dont l' honoroit S. A. S. J' avois eu l'avantage de la connoître à Paris lors de mon premier voyage ſoupant un jour chèz la Princeſſe Galicyn,

Ambaſſadrice

Ambaſſadrice de Ruſſie ; elle me revit avec plaiſir, et voulut me préſenter elle même au Margrave. Elle lui dépeignit d'une manière ſi ſenſible et ſi touchante la difference de ma ſituation actuelle, et de celle dont j'avois joui ſous la protection de Mad. la Comteſſe Humieſka, qu'elle inſpira à ce bon Prince l'intérêt tout particulier qu'il m'a temoigné. J'avois l'honneur de manger preſque tous les jours à ſa table ; après le diner, j'étois admis à faire la partie de volant avec S. A. Mad. la Margrave, et comme j'étois aſſez adroit à cet exercice qui convient ſi bien à ma taille, on paroiſſoit prendre grand plaiſir à m'y voir jouer. Délicieux ſejour, au milieu des fêtes, des plaiſirs et de cette protection amicale qui nous flatte tant de la part des grands. Ce n'eſt que pénétré de la plus vive reconnoiſſance, que je me reſſouviens de la bonté avec laquelle leurs Alteſſes m' offrirent de ſe charger de ma fille ; et je ne ceſſe de benir le jour qui me procura un ſi illuſtre bienfaiteur,

bienfaiteur; lorſque je me rappelle comment le Prince s'empreſſa de calmer mes inquiétudes ſur le ſort de cet enfant et que s'appercevant de la douleur qu'avoit la mère à à s' en ſéparer, il voulut bien m'adreſſer ces paroles remarquables qui retentiſſent encore au fond de mon cœur—" Mon ami, ce n'eſt " pas ſeulement une parole de Prince que " je vous donne d'avoir ſoin de votre en- " fant, recevez en ma parole d'honnête " homme, et ſoyez ſur que je lui ferai un " ſort." O ma fille, je ne pourrai te laiſſer aucun héritage, ſon père réduit à lutter ſans ceſſe contre la fortune, ſe trouve forcé à chercher tous les moyens poſſibles de pourvoir à ſa ſubſiſtance ; mais il te légue ici la parole ſacrée d'un Prince magnanime et ſi tu ſais en apprécier la valeur ton bonheur en ſera le réſultat.

Quelques jours après, nous nous diſpoſâmes à partir et en prenant congé de ſon Alteſſe Mad. la Margrave, elle daigna nous raſſurer

raſſurer ſur le ſort de notre enfant. Je ne pûs répondre que par mes larmes à tant de marques de bienveillance et ce ne fut qu'avec les regrêts les plus amers que je m'arrachai d' un endroit que j'avois tant de raiſons de chérir ; et que tout contribuoit à me rendre intéreſſant.

En ſortant de Trierſdorff, je ne fus plus occupé qu' à hâter mon voyage pour arriver le plutôt poſſible en Angleterre. J'ai deja remarqué que S. E. M. le Chev. Keith m'avoit engagè à prendre cette route, m'ayant aſſuré mille fois, que je ne manquerois pas de faire une fortune brilliante dans un pays où la generoſité et la grandeur d'âme font partie des vertus caracteriſtiques de la nation.

En conſéquence je parcourus rapidement Francfort, Mayence, et Manheim, et j'allai à Straſbourg où je dannai un concert, étant protégé par ſon Alteſſe Mad. la Princeſſe

ceſſe Chriſtine à qui j'avois eu l'honneur de remettre une lettre de recommandation de la part de l'Electrice de Baviere ſa ſœur. Elle eut la bonté de m'engager ſouvent à paſſer la ſoirée à ſa Cour ; la veille de mon départ, elle me fit préſent d'une ſuperbe boite d'or de trois couleurs qu'elle avoit fait faire exprès pour moi et dont la néceſſité m'à forcé de me défaire depuis mon ſéjour à Londres.

Je dirigeai enſuite ma courſe vers Bruxelles, où j'eus l'homme d'être préſenté à leurs Alteſſes Royales le Gouverneur et la Gouvernante des Pays-Bas. Toute la nobleſſe m'y accueillit et m'y favoriſa ; elle me permit même de donner concert dans une belle ſalle qu'elle a fait conſtruire pour tenir ſes aſſemblées et où tous les frais ſe ſont à ſes dépeus. Ce concert ayant éprouvé des contrarietés inattendues, il ne fut pas à beaucoup près ce qu'il devoit être ; mais le public equitable ne m'en imputa point

la

la faute et je n' eus qu' à me louer de ſa généroſité.

Je reſtai à Bruxelles pendant deux mois et j'en partis pour me rendre à Oſtende où je devois m' embarquer.

Je n'avois jamais été ſur mer, je n' avois même jamais vû ce ſuperbe elément ; qu'on juge donc des mouvemens de ſurpriſe, d' admiration et de crainte, qu' éxcita chèz moi la vue d'un ſpectacle ſi impoſant, de ce vaſte amas d'ondes mugiſſantes ſur lequel j' allois expoſer ma vie, et ce que j' avois de plus cher au monde. Je regardois la mer comme devant être mon tombeau ; et il ne s' en fallut guères que mes craintes ne ſe réaliſaſſent. Pendant une traverſée de quatre jours, nous eumes une tempête continuelle, nos mâts ſe briſèrent, nos voiles furent emportées, et ſi l'on joint à la ſituation où je devois être, ce que me faiſoit ſouffrir l' état de mon épouſe qui fut attaquée d' un

crachement de ſang que rien ne put arrêter, on pourra juger de la ſatisfaction que j'éprouvai en mettant pied à terre. Nous debarquâmens à Margate le 20 Mars 1792, et quelques jours après, nous nous rendimes à Londres, où nous arrivâmes ſans accident.

Nous étions porteurs d'une foule de lettres de recommandations pour la plus haute nobleſſe ; je fis tout de ſuite uſage de celles qu' étoient addreſſées à M. le Duc et Mad. la Ducheſſe de Devonſhire ; et quoique j' euſſe entendu vanter partout leur affabilité et leur déſir d' obliger, j' appris bientôt par moi même, que le véritable mérite eſt toujours fort au deſſus de la renommée. Ces illuſtres protecteurs me firent l'accueil le plus gracieux et ils daignèrent me dire.—Que connoiſſant en partie mes infortunes, déſiroient que j' euſſe recours à eux s' il me manquoit quelques choſe. Mad. la Ducheſſe me fit enſuite pluſieurs queſtions

avec

avec cette affabilité et cet interèt touchant, qui bien loin de déſigner une avide curioſité ne ſemble chercher dans les réponſes que des occaſions de repandre des beinfait. Effectivement, ſachant que je n'étois par bien logé, et que, ne connoiſſant point la langue, il m' étoit difficile de pourvoir pas moi même à mes beſoins, elle donna auſſitôt des ordres pour que je le fuſſe convenablement, et à ſes frais; ce qui a durè pluſieurs moins. Dès le lendemain ayant appris que mon épouſe étoit malade, elle envoya M. Walker pour la ſoigner, et ce n'eſt par le moindre bienfait de Madame la Ducheſſe, que de m' avoir procuré la connoiſſance d'un homme ſi reputable qui me prit tellement en amitié, que pendant mon ſejour en Angleterre, il n' a pas ceſſé de me prodiguer ainſi qu' à ma famille, les ſoins les plus aſſidus avec un déſintereſſement que je ne pourrois jamais reconnoître auſſi bien que je le ſens.

Sa Première visite fut assez plaisante. Mad. la Duchesse ne l'avoit pas prévenu sur l'espêce d'homme dont elle le prioit de soigner la femme ; en entrant dans l'appartement il me prit pour un enfant pendant qu'il étoit occupé près du lit de la malade, à l'examiner, je l'étois de mon côté à lui recommander mon épouse ; et comme mon son de voix est infiniment au dessus de ma taille, il ne pouvoit comprendre d'où venoient les paroles qu'on lui addressoit. Mon épouse qui s'apperçut de son embarras l'avertit de sa mépriſe.

En allant faire mes remercimens à Mad. la Duchesse, je fus présenté à Lady Spencer, qui eut la bonté de me fixer le jour où je pourrois aller lui rendre mes devois chèz elle. J'y trouvai son Altesse Royale Monseigneur le Prince de Galles, à qui Milady me fit la grâce de me présenter, et le Prince me reçut avec cette affabilité qui lui concilie tous les cœurs.

Peu

Peu àprès mon arrivée à Londres, il y avoit auſſi un ſuperbe géant. Il avoit huit pieds, trois à quatre pouces. Il étoit très bien proportionné, ſa phyſionomie étoit agréable, et ce qui eſt très rare dans les hommes de cette eſpèce, ſa force répondoit à ſa taille : il n'avoit alors que vingt deux ans, pluſieurs perſonnes parurent déſirer de nous voir enſemble. Mes protecteur le Duc et la Ducheſſe de Devonſhire parurent le déſirer auſſi ; et un jour qu' étant accompagnés de Lady Spencer, il ſe diſpoſoient à aller voir ce géant, je leur propoſai de les faire jouir du contraſte frappant que lui et moi nous ne manqueroins pas de leur offrir, et j'y fus avec eux. Notre ſurpriſe fut reciproque, et je crois égale ; le géant reſta un inſtant ſans rien dire, puis ſe courbant au moins de moitié pour me préſenter ſa main, dans laquelle il en auroit aiſément mis une douzaine comme les mainnes, il me fit un compliment fort honnête. M'étant approché de lui, pour mieux faire remarquer la différ-

 ence,

ence, il ſe trouva que ſon genou étoit à peu près de niveau avec le deſſus de ma tête.

Environ dans ce tems là, j'eus la viſite de ſon Alteſſe Royale le Duc de Glouceſter. Je m'étois préſenté à ſa porte anſſitôt mon arrivée, pour lui remettre une lettre que ſon Alteſſe le Margrave d'Anſpach avoit bien voulu me donner pour lui; mais je n'avois pas eu le bonheur de le rencontrer. Il voulut bien venir chèz moi, mais ſans ſe faire annoncer ni connoître: mais M. Grammer premier violon attaché au concert de ſa Majeſté, ſe trouvant auſſi chèz moi, reconnut le Prince, ce qui ayant fait diſparoître *l'incognito*, lui donna occaſion de m'aſſurer qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour m'obliger. Dès lors ce Prince aimable n'a pas ceſſé de me donner des preuves de ſa protection. Malheureuſement l'epoque de ſes voyages étoit fixée et j'eus le chagrin de le voir partir peu de tems après mon arrivée.

Mad.

Mad. la Ducheſſe de Devonſhire, ainſi que toute ſa famille, continuoit de prendre l'intérêt le plus vif à tout ce qui me regardoit. Sentant bien que ma ſituation étoit au deſſous de ma naiſſance, de mon éducation et de mes ſentimens, elle me recommanda à toutes les perſonnes de ſa connoiſſance ; je lui dois d'avoir été connu d'une grande partie de la nobleſſe et d' avoir trouvé des protecteurs, j'oſerois preſque dire des amis ; je dois diſtinguer dans ce nombre Mad. la Comteſſe d'Egremont, puiſque c'eſt à elle que j'ai eu l' obligation d' être préſenté à leurs Majeſtés Britanniques. Cette Dame, ſachant qu'on avoit parlé de moi à la Cour, fit garnir de coton un de mes ſouliers et le fit voir à la Reine ; ce qui ayant exité la curioſité et fait naître le déſir de me voir, leurs Majeſtés daignèrent fixer un jour pour que je leur fuſſe amené.

Ce fut donc le 23 May 1782, que Milady d' Egremont me préſenta à la Reine. Le

Le Roi et toute la famille royale s'y trouvèrent. Sa Majeſté voulut bien me faire aſſeoir et me fit pluſieurs queſtions; le Prince de Galles interrompit ſouvent la converſation pas des ſaillies agréable; et les jeunes Princes et Princeſſes, après être revenus du premier étonnement que je leur avois cauſé, entrèrent avec moi dans cette familiarité qui caractériſe l'enfance. Enfin j'eus l'honneur de reſter quatre heures entières auprés de leurs Majeſtés, et ayant employé tous mes éfforts pour leur plaire, j'eus le plaiſir de voir que juſqu' à un certain point, je n'vois pas manqué mon but.

Ces éfforts cependant, faillirent à m'être funeſtes; je rentrai chéz moi avec la fiévre, et dès le lendemain je fus férieuſement malade. Sa majeſté me fit la grâce de m'envoyer ſon médecin. M. le Chev. Richard Jebb; et ſes ſoins joints à ceux de notre bon ami M. Walker, me remirent ſur pied au bout de quinze jours.

On

On s'eſt permis dans le public bien des propos ſur cette viſite, on a écrit dans les papiers, que j'avois reçu de leurs Majeſtés une ſomme conſidérable. Mais il en eſt de cette nouvelle comme de tant d'autres que l'on haſarde ſur des conjectures. Si elle avoit eu le moindre fondement, je n'aurois pas manqué d'en donner tous les détails, m'étant fait un devoir de déclarer tous les bienfaits que j'ai reçus. Le fait eſt que ſa Majeſté Britannique à daigné me traiter comme un gentilhomme Polonois ; et quoiqu'il n'y ait que de l'honneur à recevoir des bienfaits d'un Roi, j'ai été dédomagé pas cette marque de diſtinction de ce que j'ai pu y perdre du côté de l'intérêt.

Cependant comme tout ſentiment d'amour propre doit ſe taire, dès qu'il eſt queſtion de procurer la ſubſiſtance à ce qu'on a de plus cher, il fallut bientôt que cette dernière conſidération l'emportât chèz moi ſur toutes les autres. Quand d'ailleurs il ſeroit

poſſible

poſſible d'avoir toujours recours à des bienfaiteurs généreux, n'éprouve-t-on pas un ſentiment plus pénible et plus humiliant à les importuner ſans ceſſe, que lorſque par quelqu' autre moyen on peut parvenir à ſubſiſter honnêtement ?

Telles furent les reflexions que me fit faire ma poſition et qu'approuvèrent tous ceux à qui je les communiquai. Ils m'avoient conſeillé de donner des concerts ; ils me déterminèrent après cela à me faire voir et l'urgence du beſoin jointe au cri de la nature, parvinrent à étouffer dans mon cœur tout ce qu' une pareille réſolution me paroiſſoit avoir de revolant.

Le premier concert que je donnai fut à *Carliſle-houſe, Soho.* Milady d'Egremont toujours attentive à mes affaires fut éffrayée de la dépenſe qu'il m'occaſionna, qui effectivement, alla à 80 guinées ; mais j'en fus dédommagé ; l'aſſemblée fut très brillante et très

très nombreuſe ; et ſi cet enthouſiaſme ſe fut ſoutenu, quelques concert donnès de tems, en tems auroient ſuffi pour me tirer d'affaire ; ce qui n'arriva pas, car, en ayant voulu donner un ſecond au même endroit quelques ſemaines après, à peine retirai-je mes frais ; plus de la moitie de la nobleſſe étoit partie pour la campagne, le reſte alloit la ſuivre, et il fallut ſonger à de nouveaux moyens.

Au commencement de l'hyver ſuivant, je me rendis à Bath où je trouvai la plupart de mes protecteurs. J'y donnai un dejeuner qui fut très brillant et très agréable.

De retour à Londres, le reſpect et la reconnoiſſance me conduiſirent à la porte de Mad. la Ducheſſe de Devonſhire, mais malgré pluſieurs tentatives, il me fut impoſſible de parvenir juſqu' à elle. J' aurois cru m'être attiré ſa diſgrâce, ſi Lady Clermont ne m'eut aſſuré que cette puiſſante protectrice conſervoit toujours pour moi les

les mêmes ſentimens et que je ne tarderois pas à en être convaincu.

Cette converſation me rapella ce que m'avoient fait éperer pluſieurs ſeigneurs qui s'étoient trouvés chèz moi, il y avoit environ ſix mois, il étoit queſtion d'ouvrir une ſouſcription, à la tête de laquelle ſe mirent mes plus illuſtres protecteurs, afin de m'aſſurer un ſort honnête et tranquile pour le reſte de mes jours. On étoit venu ſi ſouvent me faire des queſtions ſur ce ſujet, et l'intérêt qu'on paroiſſoit prendre à moi, étoit ſi marqué, que pendant un certain tems, j'oſai me flatter que ce projet pourroit avoir lieu ; mais il manqua, et je me vis privé d' une reſſource qui eut été à la fois utile et honorable pour moi.

Il fallut donc avoir recours à d'autres moyens et comme les viſites que je recevois ne ſuffiſoient pas à ma dépenſe, je me reſolus de donner un nouveau concert dont le

le produit m'ayant mis un peu à mon aise, je partis de Londres pour l'Irlande au mois d'avril 1783. Ce voyage fut plus long que je ne l'avois imaginé. Je m'arrêtai à Briſtol avec l'intention d'en partir ſous huitaine, mais j'y demeurai près de deux mois et je n'eus pas à m'en pleindre. Mon ſéjour prolongé dans cette ville ne me fut pas ſeulement agréable, il me fut encore utile, et c'eſt uniquement à la faveur et à l'intétêt tout particulier de Mr. Humbery, à qui j'étois recommandé et que je conſidère comme un véritable ami, que j'attribue ces avantages, dont je profitai encore depuis à deux époques différentes, que je retournai das cette grande et riche ville qui eſt celle d'Anglequi m'a fait le plus de bien.

De là je fus à Cheſter où les attentions et les marques d'amitié que j'y reçus, me retinrent pendant ſept ſemaines.

Ce fut pendant ce ſejour, que je fis la connoiſſance d'un de ces hommes qui ayant

reçu de la nature de l'éſprit et de la figure, ſe croyoient diſpenſés d'avoir de l'honneur et des principes, et qui, forcés par leur inconduite de quitter leur patrie, fondent leur reſſources dans les pays étrangers, ſur la crédulité et la bonnefoi de ceux à qui ils trouvent les moyens d'inſpirer de la confiance. Il ſe faiſoit appeller le Marquis de Montpellier, et pendant un tems, il eut grand ſoin de ne venir chèz moi, qu' à la ſuite de grandes compagnies, auprès des quelles il cherchoit à faire l'officieux, afin de me donner bonne opinion de ſes rélations. Il ne ſe trompa guère dans ſa ſpéculation ; car ayant eu l'art de me perſuader qu'il étoit intimément lié avec la principale nobleſſe d' Irlande, que s'il l'entreprenoit, rien ne lui ſeroit ſi facile que de m'y faire faire une ſouſcription de deux mille cinq cents guinées ; qu'il n'avoit pour cela qu' à prendre les devans, me louer une maiſon, m'annoncer et préparer les éſprits. Je ne pus m' empêcher d'ajouter foi à toutes les chimères dont il me berçoit. Le pretendu Marquis partit donc chargé

de

de mes pleins pouvoirs, et je le ſuivis quinze jours après. Nous fîmes un trajet fort heureux, et comme Lady Clermont avoit bien voulu me donner une lettre pour le maître des paquebots, j'eus infiniment à me louer des attentions et du ſoin du capitaine et de tout ſon equipage qui, quelques inſtances que je puſſe leur faire, ne voulurent pas même accepter une gratification pour notre paſſage. Arrivé à Dublin, j'éſperois y trouver une maiſon ; mais je fus fort ſurpris de rencontrer mon homme à l'auberge près du port où il m'avoit annoncé comme un très grand Seigneur, et où grâces à ſes ſoins, je fis la chère la plus délicate, ſans m'appercevoir que j' étois ſa dupe ; ce ne fut même qu' au bout de quinze jours, que inſtruit par des perſonnes reſpectables et du caractère du prétendu Marquis et du tort que pouvoit me faire ſa ſocieté, j'éus la ſageſſe de me débarraſſer de ce paraſite en lui donnant de quoi repaſſer la mer.

En partant de Londres, mes protectuers avoient eu l'attention de me munir de lettres de recommandation, tant pour le Vice-roi, que pour les principaux ſeigneurs et les dames les plus diſtinguées de l'Irlande.

Le Vice-roi me fit venir à ſa cour un jour d'aſſemblée, et à en juger par tout ce que j'y éprouvai d'agréable, ma préſence y fit plaiſir. Quelque tems après il fut remplacé par Milord Duc de Rutland, ſous la protection duquel et de Mad. la Ducheſſe, j'eus l'honneur, au mois de mai 1784 de donner à la nobleſſe d'Irlande un concert et bal à la rotonde. L'aſſemblée fut extremement brillante; Mad. la Vice-reine en fit le principal ornement. Elle voulut bien ouvrir le bal, ce qu'elle fit avec la grâce qui l'accompagne en tout, et qui lui attira les applaudiſſement de toute l'aſſemblée.

M. le Duc de Leinſter m'honora en cette occaſion de l'accueil le plus flatteur.

La

La grandeur d'âme et la bonté de ce Seigneur, ſont écrits en caractéres inéfaçables dans le cœur de cette foule de malheureux qu'il ſoulage pendant les rigueurs de l'hyver tant à la ville que dans ſes terres, d'une manière auſſi judicieuſe que charitable. Je fus témoin un jour d'une marque de ſon humanité que je crois pouvoir rapporter. Il paſſoit à cheval dans *Dame-ſtreet*, lorſqu' un malheureux domeſtique, à qui le pied avoit manqué en ſe plaçant derriere un caroſſe, tomba entre la roue et la caiſſe de la voiture. Heureuſement pour lui, le Duc ſe trouva dans cet inſtant à côté de l' equipage. Il ſaute de ſon cheval, s' élance ſur les chevaux, les arrête et retire l' infortuné qu'un tour de roue de plus eut écraſé.

Après avoir paſſé près de deux ans en Irlande, où pluſieurs circonſtances m'avoient retenu plus long tems que je n'en avois le projet, je partis enfin, et traverſant rapidement Liverpool, Mancheſter, et Birmingham,

ham, je me rendis à Oxford où je fis un aſſès long ſéjour.

On vint me prier d' aller paſſer la ſoirée à huit ou neuf milles de là, ſans vouloir me dire où j' irois, en m'aſſurant qu'on viendroit me chercher, et que je ne me repentirois pas de ma démarche. Je me laiſſai emmener et je vis qu'on ne m'avoit pas trompé lorſque je me trouvai dans le ſuperbe palais de Blenheim, où M. le Duc et Mad. la Ducheſſe de Marlborough me firent l'accueil le plus affable. Madame la Ducheſſe daigna me montrer elle même ſes appartemens et les morceaux qu'ils renferment. J'y jouai de la guitare.

Je revins enfin à Londres en Mars 1786 après une abſence de près de trois ans. J'y trouvai le grand Général de Lithuanie M. le Compt Oginſki qui m'avoit témoigé tant d' intérèt pendant mon ſéjour à Paris. Il parut me revoir avec plaiſir et me promit

de

de m'aider dans toutes les occaſions, de ſon crédit et de ſon nom.

C'étoit l'occaſion la plus favorable de redonner un concert ſous les yeux de ce ſeigneur ſi recommandable par les talents en tout genre, et qui avoit daigné m'enſeigner les premiers élémens de la muſique. Le jour fut fixé pour le 30 Juin. Son Alteſſe Royale Monſeig. le Prince de Galles me promit d'y venir. Il donnoit ce jour là à diner à Son Alteſſe Mr. le Prince de Mecklenbourg et déſirant me faire voir à ce Prince, il m'envoya chercher dans ſa voiture. Je trouvai leurs Alteſſes à table, je reſtai une heure avec elles, et de là je me rendis au concert.

Quoiqu' il fut aſſez bien exécuté et qu'il y eut une aſſemblée très choiſie, néanmoins ſans la généroſité de M. le Comte Oginſki qui paya en entier M. Gallini, je me ſerois trouvé en perte.

J' appris

J' appris dans ce même tems que M. le Duc de Marlborough déſiroit avoir un de mes ſouliers pour le placer dans ſon cabinet; j'avois été trop flatté de l'affabilité de ce ſeigneur, pour ne pas m'empreſſer de lui en envoyer une paire, à laquelle je joignis encore la ſeule paire de bottes qui eut jamais été faite pour moi et que j'avois apportée de Pologne. M. le Duc fut ſatisfait de cette marque d' attention.

Ce fut à peu près dans ce tems, qu'il fut queſtion de donner au public l' hiſtoire de ma vie. Pluſieurs perſonnes de diſtinction et pluſieurs naturaliſtes me preſſèrent de l'entrependre et ayant déja un aſſez grand nombre de ſouſcripteurs, à la tête deſquels ſon Alteſſe Royale Monſeig. le Prince de Galles avoit bien voulu ſe placer, je ne dus m' occuper que de faire tout ce qui étoit en mon pouvoir, pour rendre ce livre digne des perſonnes qui daignoient s' intereſſer à moi. Qu'il me ſoit permis de paſſer ſous

ſilence

ſilence toutes les contrarietés et tous les déſagrémens que j'ai éprouvés dans une éntrepriſe qui demandoit bien des reflexions et plus de tems qu'on ne l'avoit imaginé d'abord ; je dirai ſeulement, et la reconnoiſſance m'y oblige, que je n'aurois jamais pu en venir à bout, ſans les bontés de Mad. la Princeſſe Lubomirſka qui voulut bien entrer dans tous les détails de ma ſituation et qui voyant que j'étois harcelé par quelques creanciers de mauvaiſe humeur, qui ſe diſpoſoient à me faire de la peine, ſe fit remettre la note de mes petites dettes ; je n'oublierai jamais ce trait de bienfaiſance qui en me rendant la tranquilité, me mit en état de m'occuper de mon ouvrage.

J'avois depuis longtems le projet de voyager en Ecoſſe ; une dame reſpectable que j'avois eu l'honneur de connoître à Norwich où elle m'avoit comblé de bontés, me donna differentes lettres de recommandation pour ce pays là ; elle m'en obtint même de Sir

Sir William Jeringham, baronnois d'Ecoſſe, alors habitant l'Angleterre, et de Mylord Roſberry, et je me mis en route.

Arrivé à Edinburgh, je me preſentai à la famille Dumfries à qui je remis une de mes lettres de recommandation ; je fut aſſez heureux pour en être reçu et favoriſé de la manière la plus flatteuſe.

Cette illuſtre famille pour me prouver ſon déſir de me faire du bien, protegea quelques jours après mon arrivée, un déjeuner public qui fut prolongé pendant une partie du jour et dont la ſociété fut brillante et nombreuſe. J'eus le bonheur d'y attirer les regards de tout le monde, et j'y interreſſai encore en pinçant de la guitare. Cette fête qui fut terminée par un bal, me procura deux avantages, celui d'un ſomme aſſez conſiderable et celui d'être connu des perſonnes les plus diſtinguées de la ville.

Pendant

Pendant mon ſéjour en Ecoſſe, j'allai paſſer quelques ſemaines à Glaſgow et j'y fut parfaitement bien reçu.

L'Ecoſſe n'eſt pas, quant à la valeur et à la beauté du ſol, comparable à l'Angleterre; le climat y eſt auſſi beaucoup plus froid; mais comme tout cela y eſt racheté pas cette nation amiable et bienfaiſante où brille dans tout ſon jour la franchiſe, la probite! Je l'avoue de bon cœur, l'accueil que j'en ai reçu et le bien qu'elle m'a fait, ſont deux titres qui m'attachent ſincèrement à elle; et il n'y a qu'une raiſon très impérieuſe qui puiſſe jamais rompre le projet que j'ai conçu en la quittant, d'aller la revoir.

Je devois enſuite me rendre en France, mais d'une manière bien différente de la première fois, lorſque j'y accompagnai Mad. Humieſka; je pris donc le parti de m'arrêter dans quelques villes pour tâcher de

de me dédommager des frais de ce voyage long et dispendieux, cequi me réussit assez bien à York, Bath, et autres endroits qui n'étoient point trop eloigés de ma route, et où je fus egalement accueilli avec intérêt et bonté, ainsi qu'on avoit bien voulu le faire dans les autres parties de ce Royaume que j'avois déja parcourues.

Je débarquai à Boulogne au printems de 1790 où je fus assez heureux pour faire la connoissance de M. de la Marre, l'un des premiers et des plus aimables de cette ville qui eut la bonté de me procurer celle de M. M. les amateurs de musique. On m' engagea à y donner un concert et ces Messieurs voulurent bien s'y pretter en y jouant eux même pour m'eviter les frais.

Après ce concert, je partis pour Lille en Flandre où je ne fis pas long séjours; c'étoit peu de tems après la révolution; on n'y étoit occupé que de grands evénemens

et

et je crus qu'en allant à Paris, je pourrois mieux réuſſir ; j'y arrivai au mois de juin de la même année et j'eus l'honneur de revoir quelques uns des ſeigneurs, qui, trente ans auparavant m'avoient déja comblé d'honnêtetés quand j'y étois avec Mad. la Comteſſe, qui me témoignèrent les mêmes bontés. M. le Marquis d'Amazague voulut bien s'intéreſſer à moi de la manière la plus affectueuſe et eut la complaiſance de me préſenter à Monſieur frère du Roi Louis XVI. qui me fit l'honneur de me recevoir avec les mêmes marques d'affection et d'affabilité que le Roi d'Angleterre avoit daigné me témoigner quelques annés avant.

Je voulus eſſayer de donner un concert à Paris, qui me réuſſit bien foiblement malgré l'intérêt preſſant qu'y voulut bien prendre une dame d'un rang et d'un mérite très diſtingués : mais après mure réflexion, je vis que chacun, les dames même, étant rempli de l'objet de la conſtitution, ce grand

œuvre ſe trouvoit placé entre la généroſité ordinaire des François et ma ſituation peu pécunieuſe, de manière qu' il formeroit eclipſe totale à ma bourſe ſi je reſtois plus long tems; je me dis alors; ce moment ne m' eſt pas favorable et je pris le parti de me rendre à Cherbourg qui eſt le port de France le plus près, de l'île de Guernſey, où je voulois aller; en éffet étant couvenu d'un prix aſſez cher avec le maître d'un petit chaſſe-marée, je m'embarquai le matin du 29 avril 1791 et le tems étant très mauvais, je n'arrivai à Guernſey que le ſoir du 3 Mai ſuivant, quoique la traverſée fut ſeulement d' environ dix huit lieues. Beaucoup de voyageurs à ma place feroient l' énumération des dangers vrais et eminens qu'ils auroient couru pendant ce voyage maritime; pour moi, je me contenterai de dire que je ne fus pas faché lorſque je me vis arrivé au port, ſans autre perte qu'une poule qui ſe trouvant trop ſerrée, avec ſes compagnes dans la calle, prétendit recouvrer ſa liberté en ſe jettant

jettant dans la mer ; le batiment, où je n'avois pas de place pour me coucher, quoique nous ne fuſſions que trois paſſagers et où je ne fus pas malade parceque ordinairement je ne le ſuis pas en mer, étoit manœuvré par des capitaines ; il n'y avoit pas de matelots ; il s'appelloit le petit St. Jean mais M M. les habitans de Guernſey ont changé ce nom en celui de Poulailler qui lui couvient mieux à tous égards.

Arrivé dans l'île, je remis les lettres de recommandation qu'on avoit eu la complaiſance de me donner pour quelques uns des principaux M M. les habitans, et j'y reſtai deux mois, pendant les quels je donnai un bal, où le concours des Dames qui voulurent bien y aſſiſter ne pouvoit le rendre que très brillant.

Cette île qui a 21 miles de circuit, eſt charmante ; la campagne riante partout eſt très fertile, car dans un ſi petit eſpace on y

fait 25000 barriques d'excellent cidre. Il y a à peu près 20000 habitans ; l'air y eſt très ſain, l'eau excéllente et le commerce on ne peut pas plus floriſſant ; une citadelle qu'on finiſſoit quand j'y paſſai, a été ajoutée aux autres forts garnis de batteries de canons qui entourent cette île déja ſi fortifiée pas la nature.

M. le Gouverneur eut la complaiſance de m'inviter chèz lui le jour de la St. George et j'éus l'honneur d'y diner avec beaucoup d'officiers de la garniſon qui y étoient auſſi invités pour celebrer la fête du Roi George III ; il me combla de bontés ainſi que ces Meſſieurs.

Ma reſpectueuſe et ſincère reconnoiſſance ne pourra jamais égaler auſſi le favorable accueil que M M. les habitans de Guernſey ont bien voulu me faire, ſurtout ceux à qui j'étois recommandé ; non plus

que

que le vïf intérêt qu'ils ont eu la bonté de prendre à ma ſituation.

Je me rembarquai enſuite au mois de Juin, mais dans un batiment meilleur, et je ſuis revenu en Angleterre viſiter quelques villes où je n'étois pas encore allé ; particulièrement Hereford où j'ai reſté quelque tems et donné un bal et concert où aſſiſtèrent les principales familles de la ville et des environs qui n'ont ceſſé de me combler d'honnêtetés ſurtout la famille de M. Cam ; d'Hereford je paſſai à Birmingham, où je fus egalement bien reçu et où par la recommendation de M. James Biſſet ſecretaire et trèſorier de la ſocieté en m' honorant d'une médaille d'argent dont M. Beddoes, préſident alors, étoit ſeul décoré et que je conſerverai ſoigneuſement comme une marque de mon eternelle reconnoiſſance ; quelques tems aprés, je fus invité à me rendre à Henley pour aſſiſter à l'eſtabliſſement et conſécration d'une nouvelle loge de francs ma-

çons, où étoient également invités M M. les francs maçons des villes circonvoiſines; après la cérémonie, où le nombre des ſpectators fut très grand, nous nous rendîmes dans une ſalle qu'on avoit batie à la hâte pour le feſtin, et qui faillit d' être renverſée par la foule: mais lors que je parus à la porte, le people fut ſi étonné de me voir, qu' à l'inſtant la tranquilité vint à renaître et on nous laiſſa diner paiſiblement.

Je me rendrai bientôt en Irlande pour les mêmes raiſons et je retournerai de là en Ecoſſe, tant par inclination naturelle, que pour ceder aux invitations que toutes les perſonnes diſtinguée on bien voulu me faire en la quitant.

Me voila à la fin des principaux événemens de ma vie; j'ai dépeint autant que cela dépendoit de moi, mes avantures, mes ſentimens, le developpement de mes facultés intellectuelles et je me ſuis rapproché du

tems

tems de chaque événement. En deſcendant au fond de mon cœur, j'y ai retrouvé les mêmes ſentimens qui en ont été la ſource, et j'ai découvert cette vérité bien conſolante que l'homme ſenſible ne regrette jamais les actions qui ſont la ſuite d'un ſentiment tendre que le remords n'a pas troublé.

Après avoir parlé de ce que j'ai fait, de ce que j'ai penſé, me ſera-t-il permis d'arrêter un moment l'attention du lecteur ſur l'enſemble de ma vie et ſur ma ſituation actuelle ?

J'ai paſſé ma jeuneſſe dans les plaiſirs et l'opulence ; à l'epoque où la nature reclamoit ſes droits, j'y cedai et peut-être j'allois m'égarer : la réflexion et les bons conſeils ſurent me retirer d'une vie licencieuſe et je triomphai ſans trop de peine des plaiſirs dont l'attrait m'avoit entrainé ; il n'en fut

pas

pas de même lorſque je plaçai mon inclination ; ni la raiſon, ni les obſtacles ne purent me garantir d'une paſſion qui avoit pour objet une perſonne d'un mérite reél. J'oubliai en un inſtant, ou plutôt je perdis de vue, ce que je devois à ma bienfaitrice à moi même et aux convenance ; il ſembla que l'amour ne voulut fouffrir dans mon cœur aucun autre ſentiment ; je devins ingrats ; je quittai ſans regret une maiſon dont quelques tems aparavant il m'eut parut impoſſible de m'éloigner ſans un chagrin mortel, je m'unis enfin à celle pour qui j'avois tant ſacrifié et je fus au comble de mes vœux. Sa majeſté le Roi de Pologne m'honora d'une penſion de 120 ducats. Sentant que cela ne ſuffiſoit pas, on me conſeille d'entreprendre des voyages ; je ſuis accueilli, fêté partout, excepté à Coventry et Wolverhampton, partout je reçois des préſens, mais les frais conſiderables et les longs ſéjours dans les villes abſorbent tout.

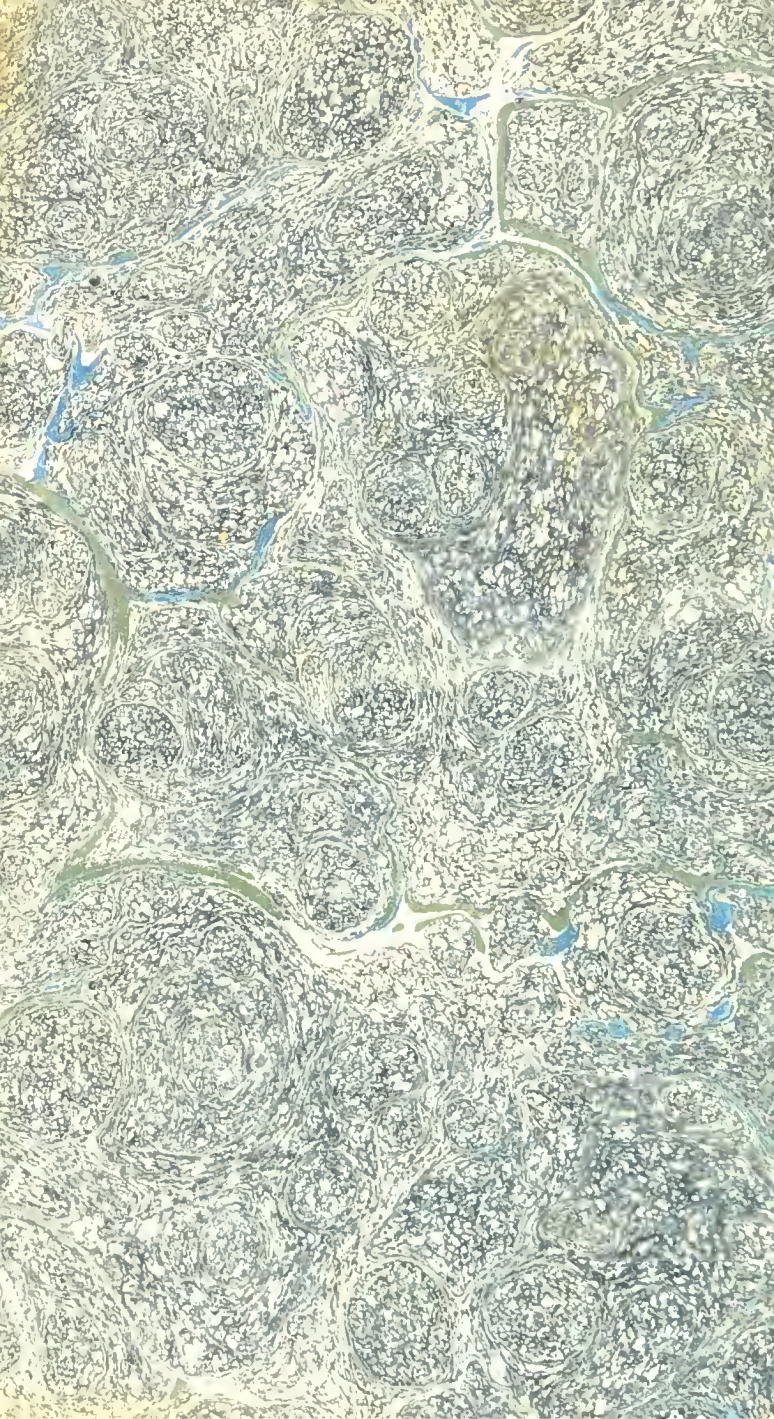
Enfin

Enfin j'arrive en Angleterre, j'y excite une eſpèce d'enthouſiaſme ; on fait auſitôt des calculs d'après la généroſité de quelques bienfaiteurs particuliers, ſans avoir égard aux dépenſes énormes qu'entrainoit néceſſairement le genre de vie que j'étois obligé de mener. Le bruit ſe repand que j'ai placé ſix mille livres ſterlings dans les fonds : ce bruit vole et paſſe dans ma patrie. Il s'y accrédite ; on juge par là que je n'ai plus beſoin des bienfaits du Roi, on me retire ma penſion. On me la retire au moment même où Lady d'Egremont daigne ouvertement protéger une ſouſcription dans la vue de me procurer un bien être, on me la retire, au moment où la Princeſſe Lubomirſka touchée de mon embarras, paye mes dettes et je me trouve par le recit menſoger d'une fortune ſuppoſée privé de la ſeule reſſource que j'euſſe réellement.

Voila le tableau du paſſé : dans l'avenir quel ſort m'attend ? ſuis je condamné pour toujours

toujours à être le jouet de la néceſſité et l'eſclave du moment ? que dis-je ? quand je pourois me ſonmettre à cette idée humiliante, s'allieroit-elle du moins à l'eſpérance d'aſſurer un jour un ſort honnête à ma femme et à mes enfans ? chaque jour le poids des années ſe fait ſentir d'une manière plus facheuſe, ſi je manque à ma famille, que deviendra-t-elle, de qui pourra-t-elle réclamer l'aſſiſtance ? ſuis je deſtiné à n'avoir pour perſpective, à mon dernier jour, que la miſère et le malheur de tout ce qui m'eſt cher ? Voila les peines et les inquiétudes dont mon cœur eſt aſſailli. Si j'avais été formé à l'inſtar des autres mortels, j'aurais pu, ainſi que tant d'autres, ſubſiſter par mon induſtrie et par mon travail ; mais ma taille m'a exclus irrévocablement du cercle ordinaire de la ſocieté : bien des gens même paroiſſent ne me tenir aucun compte de ce que je ſuis homme, de ce que je ſuis honnête homme, de ce que je ſuis homme ſenſible. Que ces réflexions ſont douloureuſes !

O nation

O nation bienfaiſante et généreuſe ! Si je ſuccombe à mes chagrins, je vous recommande ma femme et mes enfans, qui ont reçu le jour parmi vous et qui s'honorent d'être vos compatriotes. Obligé par ma malheureuſe ſituation de faire de nouvelles courſes, je ne ſais pas encore où la providence les fixera : mais dans quelque climat que le ſort me jette, j'emporterai partout et je nourrirai précieuſement au fond de mon cœur, les ſentimens de reconnoiſſance que vos bienfaits m' ont juſtement inſpirés.

FINIS.